



1. Fables, French

PrD



C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sculp. 1772

FABLES

NOUVELLES.

Claude Joseph Dorat

V. 1

A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez MONORY, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

AVIS

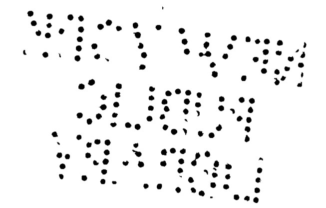
SUR CETTE ÉDITION.

En relisant le Traité de Locke sur l'Education, j'y ai trouvé ce passage :

Lorsqu'un Enfant commence à savoir lire, je crois qu'on ne peut lui donner un meilleur Livre que des Fables, qui puissent à la fois le divertir & l'occuper. Si d'ailleurs chaque Fable est représentée par une Estampe, cela lui plaira beaucoup plus, & pourra l'encourager à poursuivre sa lecture ; car c'est envain qu'on parle aux Enfans de ces sortes d'objets visibles, les idées ne peuvent être excitées dans leur esprit par le son des paroles : ils ne sont frappés que par les choses elles-mêmes, ou par leurs images.

Ce fragment est la seule réponse que je ferai à ceux qui critiqueront la pompe typographique de cet Ouvrage, que j'ai soigné d'ailleurs avec toute l'attention dont je suis capable. J'ai profité & des conseils de mes Amis, & de la malignité clairvoyante de ceux qui ne le sont pas. J'ai ajouté vingt-quatre Fables ; j'en ai retranché quelques-unes, & parmi celles que je conserve, il y en a bien peu que je n'aie sévérement corrigées. La bienveillance précieuse du Public sera toujours pour moi une obligation de faire mieux, & jamais un motif de négligence.

Je donnerai à part les augmentations qui se trouvent dans cette Edition, pour ceux qui ont la premiere. Ce Recueil sera distribué par cahiers, qui paroîtront consécutivement, & tout sera fini & livré au Public dans le courant du mois de Novembre prochain.



RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

ESOPE étoit Esclave, & il a fait des Fables. Phédre étoit Esclave, & il fut l'imitateur d'Esope. Pilpai n'en étoit pas moins dans la servitude, quoiqu'il gouvernât sous un Empereur une partie de l'Indostan; & Pilpai a renfermé dans des Apologues ingénieux les principes les plus sains de la Morale & de la Politique.

ON voit, par ce rapport singulier entre nos premiers Fabulistes, que la Fable est née d'une espéce de combat entre la liberté de penser, & la crainte de déplaire. Grace à ses utiles emblêmes, le génie élude la fougue de l'autorité, attaque les passions des Grands, sans s'exposer à leur injustice, cache sous la fiction qui amuse

la leçon qui effarouche, & reprend son empire en paroissant l'abandonner.

L'Apologue, considéré sous cet aspect, est un voile dont la vérité se sert pour apprivoiser l'amour-propre, & aborder la tyrannie.

La Fontaine, l'inimitable La Fontaine étoit né dans une condition honnête & libre; mais la timidité de son caractère sembloit être pour lui l'équivalent de l'esclavage. Peu communicatif, peu à son aise dans la société, le jargon brillant de nos cercles étonnoit sa candeur; & tous les êtres factices qui s'agitoient autour de lui avec tant d'élégance, lui paroissoient autant de petits Despotes qu'il croyoit devoir ménager. De-là, cet exercice intérieur de sa pensée, qui se replioit sur elle-même, à proportion qu'elle avoit moins de prise au dehors.

La Fontaine habitoit avec ses idées. Il y trouvoit une satisfaction indépendante de l'applaudissement des autres. Il se suffisoit, & son amour-propre étoit ingénu comme ses mœurs, naïf comme son caractère. Il est des talens d'instinct; il en est de réflexion. Celui de La Fontaine fut l'instinct même de la nature.

Voila sûrement la source de cette supériorité, à laquelle personne n'osera jamais prétendre, & ne pourra jamais atteindre. Voilà pourquoi ses Fables ont un charme que toutes les autres n'ont pas.

Le Ver à soie file, l'Abeille fait du miel; La Fontaine compose des Fables.

Elles sont au-dessus des éloges; & malheur à celui qui auroit la force de les critiquer! Il y régne une vérité de narration, qui feroit croire que l'Auteur fût là

dupe de ses récits. Il est dans l'illusion, & les autres y tombent. L'esprit, chez lui, est tellement étouffé sous le génie, que le Lecteur lui-même s'imagine converser avec tous les différents animaux que met en scène le Fabuliste.

C'est par bêtise, disoit *Fontenelle*, que La Fontaine préféroit à ses Fables celles des anciens. Ce mot le définit, & peint deux hommes à la fois.

Il est cependant des occasions où il s'éleve & répand à pleines mains toutes les richesses de la Poésie; mais, chez lui, la magnificence est toujours simple, & *la simplicité toujours magnifique*, pour me servir d'une expression qu'il emploie lui-même, en parlant de Phédre & d'Esope. En un mot, il est unique & le sera toujours. C'est peut-être (si l'on en excepte *Moliere*, qu'il faut regarder comme un homme à

part) c'est peut-être, dis-je, le talent le plus original que le Ciel ait fait naître, pour les délices du genre humain.

Je n'ai pu me refuser au plaisir de brûler un grain d'encens sur l'Autel du Dieu de l'Apologue. Mon admiration est vraie & juste; mais elle s'arrête à lui.

Je serai seulement l'interprête du vœu général pour la publicité d'un Recueil de Fables charmantes, que le goût même semble avoir écrites, & que la modestie renferme. Ces Fables, d'un tour absolument neuf, contiennent la morale des Rois, leur font entrevoir la vérité, & sont dignes de les réconcilier avec elle.

Je ne m'étendrai point sur les autres Fabulistes contemporains & qui peuvent jouir du succès de leurs productions. Je me suis fait tant d'ennemis même par des

éloges, que j'en deviens très-économe; afin de n'offenser personne.

MAIS, en m'imposant l'obligation de ne rien dire des vivants; je me suis réservé le droit de risquer mon avis sur ceux qui ne sont plus. L'enthousiasme qu'ils inspiroient est mort avec eux; & la vérité peut se faire entendre, sans tous ces égards minutieux qui la retardent ou l'étouffent.

RICHER est un imitateur pur, élégant, correct, quelquefois gracieux & surtout très-fécond; mais il n'est qu'imitateur.

LA MOTTE, qui l'a précédé, avoit choisi une route nouvelle; a-t-il été heureux dans son choix? C'est ce qu'il faut examiner. Avant que j'entre dans le détail de ses Fables, on me permettra quelques observations

observations générales sur cet Ecrivain, qui eut longtems des Détracteurs cruels, & des Prôneurs passionnés.

Depuis qu'il existe des Littérateurs, je n'en connois point qui ait écrit comme La Motte sur les objets purement littéraires, & qui ait semé de plus d'agrémens la sécheresse de la discussion. Né avec un tact d'une finesse extrême & une pénétration rapide, il démêloit d'un coup-d'œil les vrais principes de l'art d'écrire. Il atteignoit à tout par les calculs de l'esprit, par la justesse des combinaisons, & la netteté de ses connoissances fortifioit encore ce qu'il avoit reçu de la nature. Aussi tous ses écrits en prose caractérisent-ils le Logicien exact, le Moraliste intelligent, le Dissertateur instruit; & cela, sans effort, sans contrainte: ce qui prouve que dans ce genre il étoit vraiment original. Que d'élégance, que de grace, que

d'érudition sans faste, & que d'abondance sans prolixité dans tous ses Discours préliminaires ! C'est là qu'il est maître de sa matiere, qu'il se joue avec elle, & distribue d'une main sage les ornemens convenables à chaque sujet.

La Motte fut devenu un de nos plus parfaits Ecrivains, sans sa constante application à contrarier le mouvement de son génie. Il voulut être Poëte ; il étoit né Philosophe, & c'est à ce tour d'esprit qui (s'il l'eût mieux appliqué) lui auroit valu une réputation de tous les tems, qu'il a dû en partie ses disgraces dans la postérité.

C'est avec sa Philosophie qu'il a fait des Odes bien pensées, pleines de choses, hérissées de raisons, mais dénuées d'ame & d'harmonie. C'est avec sa Philosophie qu'il a mutilé, travesti, défiguré l'Iliade,

& que d'un chêne immense il a fait un arbre nain. C'est avec sa Philosophie qu'il a composé ces Eglogues si peu champêtres, où des Bergers, endoctrinés par *Fontenelle*, empruntent ce jargon métaphysique, qui étoit de mode alors dans les jardins de Sceaux & dans les boudoirs de la Duchesse du Maine : c'est enfin avec cette Philosophie meurtriere, destructive & glaciale, quand elle n'est pas réchauffée par le feu poétique, qu'il a enluminé d'une couleur fausse & vague ces Fables si laborieusement rimées, où l'on voit à chaque instant l'allûre contrainte & la convulsion de l'homme qui lutte contre lui-même, arme l'esprit contre l'esprit, croit être simple, quand avec bien de la peine il a combiné les moyens de l'être, & se figure qu'on parvient à la naïveté, lorsqu'on en a scruté les causes.

On ne peut cependant lui refuser la

richesse de l'invention, la variété des sujets, la pureté de la morale; mais on ne trouve presque jamais dans ses Fables ce je ne sais quoi qui attire & persuade, ce style qui fait d'autant plus de plaisir, qu'il semble avoir moins coûté, le choix des plaisanteries (toujours mauvaises quand on les cherche) en un mot, ce sentiment exquis & indéfinissable, qui des détails se communique à l'ensemble, y répand de l'intérêt, & anime toute la masse d'un ouvrage.

La Fontaine écrivoit par inspiration, La Motte, avec projet. L'un, toujours caressé par les grâces, n'a jamais l'air de s'en douter; l'autre les provoque, les fatigue & les effarouche. L'un est un *bon-homme*, dont la premiere intention fut de s'amuser lui-même; l'autre, un bel-esprit ambitieux, qui se met à la torture pour amuser les autres: en un mot,

La Fontaine est commandé par la gaîté; La Motte se la commande.

Un des défauts les plus frappans de ses Fables, c'est la pompe sententieuse & doctorale dont elles sont précédées. Une Fable de six lignes a souvent un avant-propos de cinquante. Après les dogmes prolixes de l'Académicien, l'âne, le rat ou le lapin n'ont pas bonne grace à débiter les leurs. L'esprit est fatigué, l'intérêt refroidi; le Fabuliste a manqué son but.

Ces remarques servent à prouver que tout l'esprit possible est en pure perte sans le talent naturel. Ce ne sont point les réflexions fines & profondes, les vues nouvelles, l'analise détaillée des objets, les connoissances multipliées & rangées avec ordre, qui font seules le succès des Ouvrages en vers. Il faut encore, il faut avant tout, qu'on y retrouve ce coloris qui leur

est propre, donne de la chaleur aux images, une ame à la pensée; ces peintures fortes & douces qui enlévent & touchent: cette *grace, plus belle que la beauté*, cette grace que La Fontaine a si bien connue, & dont il a sans doute emporté le secret.

Que de Poëtes aujourd'hui affectent d'être ce qu'on appelle des *Penseurs*, raisonnent assez bien, dissertent tant qu'on veut, ont quelque clarté dans les idées, même une sorte d'effervescence dans l'imagination, & s'efforcent en vain d'échauffer le public! Que leur manque-t-il? ce qui manquoit à La Motte; le coloris, partie constitutive du Poëte, & la seule peut-être qui lui assure l'immortalité.

Il me seroit facile d'appuyer, par une foule d'exemples, ce que j'ai hazardé sur l'Auteur d'Inès; mais je m'engagerois

dans un examen trop long, & conséquemment très-fastidieux.

J'ESPERE qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu déprimer un homme que j'estime à tant d'égards, & que je place au rang de nos modèles pour la prose. J'ai rendu compte de ma sensation; elle n'est point un jugement.

LA MOTTE, je le répéte, me semble un Ecrivain distingué, toutes les fois qu'il ne veut pas être Poëte. Si ces Fables sont défectueuses, son Discours sur la Fable est un chef-d'œuvre de goût, de style & de raison. Je n'ajouterai rien aux regles qu'il assigne, ou plutôt qu'il propose (*). Je ne ferois que répéter ce

(*) La Motte avoit trop d'esprit pour être jamais tranchant & affirmatif. Ce ton, qui annonce plus de rudesse que de goût, est presque toujours la ressource des hommes médiocres & bornés. Ne voyant point au-delà de

qu'on a dit cent fois après lui, & beaucoup moins bien que lui.

Lessing, Fabuliste plein de sens & qu'on peut appeller l'*Esope* de l'Allemagne, a fait à lui seul quatre Dissertations bien diffuses, bien métaphysiques, sur ce point de Littérature. Il se dédommage, dans ses éternelles préfaces, de la concision précieuse de ses Apologues. Après un travail prodigieux pour diviser & subdiviser chaque espece, réfuter, commenter, poser les principes, tirer les conséquences; voici comme il définit la Fable.

» Lorsque l'on ramene une propo-
» sition morale générale à un événement
» particulier, que l'on donne la réalité à

---

leur petite sphère, ils s'enivrent de leurs idées, & n'imaginent pas, quand ils prononcent, la possibilité d'une objection. Consultez un sot, & un philosophe : le sage doute; c'est le sot qui décide.

» cet

» cet événement, & que l'on en fait une
» histoire, dans laquelle on reconnoît in-
» tuitivement la proposition générale,
» cette fiction s'appelle une Fable.

UNE pareille définition est faite pour dégoûter à jamais de la manie de définir. Eh! que signifie tout ce radotage de l'esprit pédantesque sur les mysteres du goût, & les finesses du sentiment?

LA meilleure Poétique pour les Fables, c'est la lecture de La Fontaine.

LESSING n'est pas le seul Allemand qui se soit distingué dans ce genre de composition. *Gellert* & *Hagedorn* ont été ses concurrens. J'ai hazardé plusieurs imitations de ces trois Fabulistes, & je les indique dans la Table qui termine cet Ouvrage.

Les Auteurs Allemands conservent encore une simplicité de mœurs qui convient parfaitement à celle de l'Apologue. Ils sont plus recueillis, plus solitaires que nous. Ils portent sur la scène des campagnes des yeux qui ne sont point, comme les nôtres, éblouis & fatigués par les prestiges de la ville. Ils s'abandonnent aux douceurs d'une vie paisible, & placent la Poésie sur le trône même de la nature.

L'habitude de vivre dans les champs accoutume l'esprit à saisir une foule de circonstances utiles qui se perdent dans le tourbillon des sociétés. Les ruses des animaux, la variété de leur instinct, ce qu'ils sont en naissant, ce qu'ils deviennent par l'expérience & par l'exercice de leur mémoire, tout cela fournit des sujets de méditation à ces Philosophes tranquilles, qui montent lentement les observations du monde physique, aux grandes spéculations

du monde moral, & ne généralisent enfin leurs idées, que par une attention longue & scrupuleuse aux moindres détails.

LA Fable se plaît sur des Sites agrestes, au milieu des troupeaux, dans le silence des bois. C'est une Bergere qui cueille en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, & qui ne songe pas même à s'en parer.

JE fais ma Satyre, mais n'importe. J'ai peut-être envisagé l'Apologue sous un point de vue qui ne demande pas tout-à-fait les mêmes dispositions.

NOUS vivons dans un siécle où tous les ridicules ont leur sauve-garde, & presque tous les vices, de puissantes autorités. Chaque société particuliere est infectée de prétentions qu'on ne peut choquer, sans craindre un soulévement. La satyre déclarée produiroit cet effet.

DANS la corruption générale, le Philosophe le plus courageux doit respecter les bienséances qui la masquent.

VOILA ce que fait la Fable. Je la regarde comme un milieu entre la licence de tout dire & le silence pusillanime. Elle est, selon moi, la satyre mitigée.

AU reste, je me défie de mes talens dans tous les genres, & plus encore dans celui-ci. Si j'étois susceptible d'un mouvement d'amour-propre, j'aurois recours à notre divin *Fablier* (c'est ainsi que l'appelloit la Duchesse de Bouillon) & je redeviendrois modeste. Je présente mon Recueil, tel qu'il est, non à cette classe de Lecteurs auprès de qui je n'ai jamais pu trouver grace, & dont le goût superbe & dédaigneux n'est réveillé que par certains chefs-d'œuvres de *convention*, mais à ce Public encourageant, & juste, qui

prône peu, *denigre* moins, admire sans extase, censure sans amertume; à ce Public qui m'a défendu contre l'adresse de la malignité, l'effronterie de la satyre, les préventions de quelques Hommes célèbres & les fureurs de leurs *Gagistes*; à ce Public enfin qui, par une indulgence dont je sens tout le prix, m'a soutenu seul dans une carriere orageuse & triste, où chaque dégré de réputation semble enlever quelque chose au bonheur, où l'amour-propre féroce isole des ames que les lumieres devroient unir, où la haine est active, l'amitié languissante, & dans laquelle (j'oserai le dire) on a quelquefois à rougir de ses rivaux.

SUJET

DE LA GRANDE PLANCHE.

LE Tems chasse les brouillards épais qui offusquent la Vérité. Elle dirige vers le Globe du Monde son miroir étincelant : la Fable avec son Prisme en intercepte les raïons, & tempere leur vivacité. L'Amour se jouant sur un groupe de nuages, anime le Globe avec son flambeau.

FABLES
NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.





LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

LA Vérité dit un jour à la Fable :
De quel front foutiens-tu que nos droits sont égaux ?
J'existe avant les tems : toujours brillante & stable,
J'ai vu les élémens s'élancer du cahos.
Tout se détruit, change & succombe ;
A cette loi l'Univers est soumis ;

Je la brave ; un Empire tombe ;
Moi, je m'assieds sur ses débris.
Je connois ton pouvoir, je sçais ton origine,
Lui répond la Fable en riant ;
Elle est très-noble assurément ;
Sur les âges elle domine :
Je ne suis que ton ombre, & le dis franchement ;
Mais je ſuis une ombre badine.
Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant ;
La foiblesse le craint, l'amour-propre le brise ;
Moi, je corrige en égaïant ;
Tu montres la leçon, & moi, je la déguiſe.
Le tems ne fut pas trop sensé
De t'avoir ainsi dépouillée :
Quand l'homme est corrompu, tu dois être voilée.
Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est paſſé.
Ne vas point prêcher ainsi nue,
Si tu prétends grossir ta cour.
Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue ;
La nudité ne sied bien qu'à l'Amour.
Tu menaces ; je ris sans cesse.

Pour instruire l'orgueil, il faut le caresser.
Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser,
L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sagesse.
Tiens, faisons la paix en ce jour:
Unissons-nous pour venger ton injure:
Je serai ta Dame d'atour,
Et j'aurai soin de ta parure.





FABLE II.



LE BUREAU
ET
LA TOILETTE.

DANS le Magasin d'un Persan
Qui brocantoit dans toute la Sirie,
Une Toilette fort jolie,
Quoiqu'elle parlât Musulman,

Se trouvoit, par hazard, près d'un Bureau sévère,
Meuble autrefois d'un membre du Divan,
D'un Apôtre de l'Alcoran,
Turc, s'il en fut, & Turc atrabilaire.

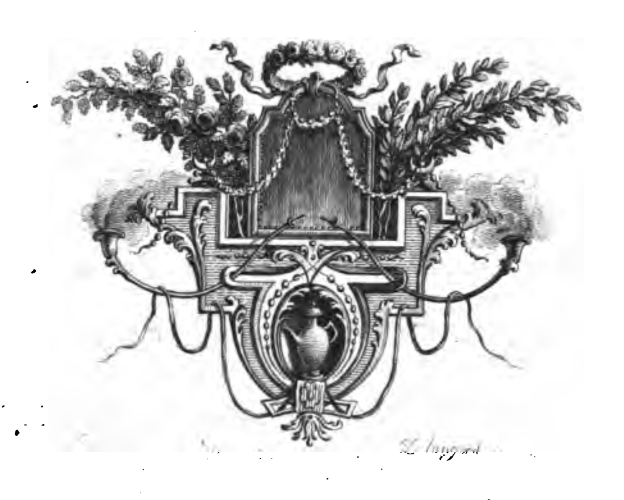
Pour m'approcher, sais-tu bien qui je suis,
Dit-il bientôt à sa voisine?
Dans les Etats tout s'achemine,
A l'aide de mon noir tapis.
Je suis un très-grand Politique;
Sans moi, point de contrats; sans moi, plus de traités:
Les Actes importans me sont tous présentés:
J'ai la confiance publique.

Pédant, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton,
Dit la Toilette; écoute, & lutte si tu l'oses:
J'habitois le serrail dans ma jeune saison;
Tu jugeois les effets, j'appercevois les causes.

Par un seul mot, si tu sais voir,
Tu verras quel est mon mérite:

J'ai, pendant plus d'un an, soutenu le miroir
D'une Sultane favorite.
Disgrace, entreprise, faveur,
J'épiois tout dans son principe;
Plus d'une fois le Grand-Seigneur
A mes côtés fuma sa pipe:
Le Cadi fut biffé tout net;
Ce Juge avoit trop de lumieres.
Mahmoud faisoit bien le sorbet;
On le fit Chef des Janissaires.
Certain Bacha fut empalé,
Pour un rêve de la Sultane;
Traité par elle de Profane,
Un Derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement;
Enfin le sort de la Sirie
Et de tout l'Empire Ottoman,
Dépendoit d'une bouderie,
D'un œil battu, de l'humeur du moment,
Ou, quelquefois, d'une insomnie.

J'ai .... la porte s'ouvrit, elle n'acheva pas.
Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les Toilettes!...
Et nous saurons le secret des Etats.





FABLE III.

LE MARCHAND,

LE CHEVAL ET LE SINGE.

CERTAIN Marchand voïageoit d'ordinaire,
Avec son Singe & son Cheval;
Chacun voïage à sa maniere.
Pour sa monture il étoit fort brutal,
Chiche encor plus; peu de foin, moins d'avoine;
C'est le loïer de l'utile animal,

Et

Et force coups, voilà son patrimoine.
Cependant il alloit toujours;
Depuis deux ans il servoit un tel Maître,
Et, pendant ces deux ans, il n'eut pas deux beaux jours:
Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trottoit humblement.
Dès qu'il avoit fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes:
Ne pouvoit-on l'avertir autrement?

Pour le singe, il a tout, gimblettes & caresses:
Aussi fait-il cent tours divertissans,
Et les plus gentilles prouesses,
Surtout la grimace aux passans.
S'il attrape une Orange, il se creuse une toque
Avec la peau, puis dévore le fruit;
Il tire adroitement un maron de sa coque,
Et se gratte la fesse, en grugeant un biscuit.
A tout cela son Maître l'enhardit.
Le Singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise, à sa façon, les poils de sa perruque.

Plus il en fait, & plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage.
A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-dispos, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagáge.
Vis-à-vis d'un fossé, qu'il auroit pu franchir,
Son Rossinante exprès s'arrête.
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moïen d'en sortir;
Il est trouvé : son vilain Maître,
Scrupuleusement dépouillé,
Par les Brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paroître;
A son Cheval lui-même il auroit fait pitié :
Sans or, sans habit & sans linge,
De tout ce qu'il avoit, il n'a plus que son singe,
Plus gambadant, & plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige & m'importune :
Va-t-en, misérable Farceur;
Un Histrion, pour l'infortune
Est un mauvais consolateur.

De tes mines j'ai bien affaire.
Qu'un Singe est un sot animal !
Eh ! que n'ai-je encor mon cheval ! .. .
Quitte à te voir dans la riviere.

MON but, on l'apperçoit, sans être bien expert.
Maîtres ingrats, vous êtes sans excuse.
Distinguons l'homme qui nous sert
Du vil bouffon qui nous amuse.





C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sculp.

FABLE IV.



LA COLOMBE

ET

LE MOINEAU.

MERE tendre, épouse fidèle,
Une Colombe, en couvant ses petits,
Leur roucouloit ces mots: Paix donc, paix, mes amis;
Pourquoi gémir, battre de l'aîle?

Votre pere va revenir
Guidé par l'amour & le zèle;
Et dans mon sein je vais tous vous unir.
S'il vient de ce côté, prenez une autre route,
Impitoïables Oiseleurs!
Ah! fuïez, oiseaux ravisseurs!
Il vous affronte, & moi, je vous redoute.
Je frémis.... Dieu, plein de bonté,
A qui les Pigeons obéissent,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
La plus pure félicité?

Un Moineau, par hazard, écoutoit l'indiscrette;
C'est un Moineau de cour, gai, frivole, étourdi,
Scrupuleux sur le ton, choisissant sa retraite
Sous les bosquets de Chantilli,
Et faisant, selon l'étiquette,
Tous les voïages de Marli.

En minaudant, il aborde la belle:
A quoi vous servent tant d'appas,

Lui dit-il ? la dupe est nouvelle :
Sans cesse des terreurs & d'ennuïeux hélas !
D'un ménage bourgeois essuïer l'embarras,
Et s'enterrer en épouse fidelle !
La sotte chose & le vilain tracas !

Si de ces soins si doux vous faites peu de cas,
Dit la colombe, au moins laissez les prendre aux autres.
Ces amusemens sont les nôtres,
Ils nous suivent jusqu'au trépas ;
Ils sont plus vrais & plus vifs que les vôtres.
Vous aimez-vous long-tems ?— Ce que dure un desir :—
Vers le bonheur poussé par la folie ;
On se rencontre, & bien fou qui se lie :
Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. —
Ce que j'ai craint ; votre discours l'atteste :
Apparemment vous n'avez point d'amis ? —
Quelques sociétés ! — Nul soin de vos petits ? —
Nous les faisons... & nous moquons du reste. —
Rebut de la nature, opprobre de l'amour,
Dans quel abîme affreux ton ivresse te jette !

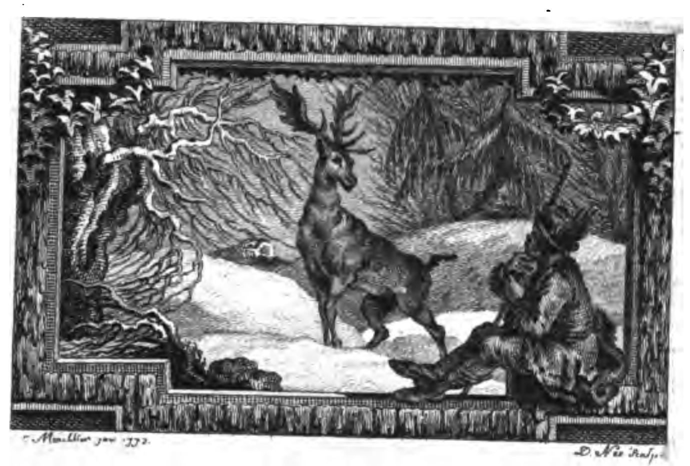
Eprouvant le remord & l'ennui tour-à-tour,
Si la disgrace vient un jour,
Qui te suivra dans ta retraite?
Quand les cieux couverts de frimats
Reprendront un aspect plus sombre,
Tu verras passer comme une ombre
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas:
Aucun ami qui te console,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible & frivole,
Ce triste cœur, incapable d'aimer;
Point d'épouse, dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein;
Et point d'oiseaux jaseurs, dont le folâtre essain
Par les jeux de l'enfance amuse ta vieillesse.

Au creux de quelque roche, à toi-même borné,
Ne possédant rien sur la terre,
Loin du bonheur, tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire,
Pour y périr abandonné.

Vous qui du sentiment dédaignez les foiblesses,
Votre courage est-il bien affermi ?
Cent fois trompé, vous aurez cent maîtresses;
Mais vous mourrez sans un ami.



FABLE



FABLE V.

L'ELAN

ET L'HOMME.

L'AMOUR-PROPRE séduit peut corrompre le cœur.
J'ai vu cette Sentence écrite.
Où? Je ne sais : qu'importe? évitons tout flatteur
Qui nous surfait notre mérite ;
Moi, dès que j'en trouve un, je me sauve bien vîte,
Et ne suis pas le seul : prouvons. Un beau parleur,

En quête d'une dupe, un jour sur son passage,
Fit la rencontre d'un Elan,
Ombragé d'un long bois & marchant à pas lent.

Insensé, lui dit-il, pourquoi vivre en sauvage,
Dans les forêts ? Est-ce un séjour
Digne de toi ? Viens; rival de Vernage,
Endosse la fourrure & parois au grand jour :
Tu vas prospérer, Dieu sait comme !
A peu de frais surtout. Docteur, écoute-moi :
Parmi ses adhérens Esculape te nomme ;
Tu naquis Médecin. — Moi, Médecin ? — Oui toi. —
Je n'en savois rien, sur ma foi :
Mais que faut-il ? voïons. — Presque rien, répond l'homme ;
Encor ? — Permettre seulement
Qu'on te coupe un pied de derriere ;
C'est, contre certain mal qui nous livre la guerre,
Le suprême médicament. —
Me couper le pied, reprit l'autre ?
Voilà, je vous le jure, un fort sot compliment.
Serviteur aux humains ; adieu, je suis le vôtre :

Puis donnant des deux brusquement,
Il disparoît au creux de la forêt profonde...
Et voilà très-heureusement
Un Médecin de moins au monde.





FABLE VI.



LES DEUX MONTRES.

UN Horloger venoit de faire emplette
De deux Montres : l'une sans art
Pour le dehors, semble au premier regard ;
Valoir à peine qu'on l'achete :
Mais, au dedans elle eſt parfaite ;
Le mouvement en eſt exquis ;

Tous les ressorts en ont été finis;
C'est Julien Leroi qui l'a faite.
L'autre, à l'extérieur, éblouit tous les yeux:
Elle s'enorgueillit de sa boîte émaillée;
Le diamant l'enrichit de ses feux;
Son aiguille étincelle élégamment taillée,
Et fait jaillir l'éclair dans son cours radieux
Autour du cercle, où l'heure est calculée:
Mais l'ouvrage perd tout, s'il est approfondi:
Notre belle, par jour, fait plus d'une escapade;
Elle a l'allure brusque & le pas étourdi:
Comme plus d'une tête elle va par boutade;
A six heures, cent fois, elle a marqué midi.

Quoi qu'il en soit, dans la boutique
Entrent deux Acheteurs: l'un, François élégant,
Laisse à la porte un Vis-à-vis brillant,
Des Valets, un Coureur, un train fort magnifique.
L'autre est seul, marche à pied, est sagement vêtu;
C'est quelque Anglois, je le parie,
Peu fastueux & partant peu connu.

Notre joli Pantin, que l'éclat doit séduire,
S'empare du petit trésor,
Que bien ou mal j'ai tâché de décrire.
Les diamans, le frais émail de l'or,
Tout cela le frappe & l'attire;
Trompé par l'enveloppe, il admire, il admire....
Le prix?—Mille écus.—Bon!—De sa bourse il les tire;
Et dupe, à si grands frais, il s'applaudit encor.
Avoir un goût si fin, dit l'Artiste! à votre âge!—
Voilà de quoi le rendre fou;
Il est ivre d'un tel suffrage:
Bref, le François bien cher n'achete qu'un joujou:
L'Anglais, pour peu d'argent emporte un bon ouvrage;
Car il a pris la montre au modeste entourage;
Il a besoin d'un meuble, & non pas d'un bijou.

Fier de son emplette nouvelle,
De ce moment, mon Fat désordonné
Se fie à son guide infidèle:
Il n'oseroit penser qu'une montre si belle
Ait un intérieur si mal discipliné.

Il dort, veille au hazard, tarde & manque une affaire,
Même ses rendez-vous, encor plus importans.
Sa conductrice irréguliere,
Loin de les indiquer, brouille tous les instans.

FAUT-IL solliciter quelque emploi, quelque poste,
Qui soit par cent rivaux vivement demandé?
A Versaille il arrive en poste,
Une heure après qu'il vient d'être accordé:
Il poursuit vingt beautés, & n'en attrape aucune;
A la simple écorce attaché,
Il laisse aller amours, fortune,
Pour avoir fait un sot marché.

QUANT à notre sage, au contraire,
Il voit tout prospérer au gré de ses desirs:
Du tems qu'il asservit distributeur sévère,
Il sait entremêler l'étude & les loisirs,
Use du jour qui fuit, fait tout ce qu'il veut faire,
Et donne enfin, heureux à sa maniere,
Les heures au devoir, les instans aux plaisirs.

De cette Fable-ci le sens est clair, je pense,
Et ne s'offre point à demi :
Voulez-vous choisir un ami ?
Défiez-vous de l'apparence.



FABLE

Il voit qu'un Chien n'est pas seul nécessaire,
Et qu'un Fermier a besoin de son Chat.

PAÏER les actions d'éclat,
C'est une dette, & c'est une justice :
Mais des petits dépriser le service,
C'est faire un larcin à l'Etat.





FABLE IX.



L'AIGLE
ET LE MOUCHERON.

SUR les hauteurs de l'Appennin,
Un vieux Aigle, oiseau vénérable,
Goûtoit un calme inaltérable,
Et sans rivaux & sans voisin.
A la source du jour il puisoit la lumiere;
Il fixoit d'un œil enflammé

Les



FABLE VII.



LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

LA foudre grondoit dans les airs ;
Les vents entrechoquoient les nuës,
Où serpentoit la lueur des éclairs :
Les champs étoient noïés & les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effraïant,
Sous leur habitacle aquatique,
Des Grenouilles trembloient ; je le crois aisément.
Plus de danse & plus de musique ;

D

Une morne terreur avoit gagné l'étang,
Et consterné la république.
C'est notre faute assurément,
Dit, à-peu-près, en son rauque langage,
La Doïenne du marécage :
Calmons du ciel le courroux éclatant ;
Nous seules allumons ses carreaux redoutables :
Quand Jupin tonne, il est constant
Que les Grenouilles sont coupables.





FABLE VIII.



LE FERMIER,

LE CHIEN

ET LE CHAT.

UN Fermier prenoit son repas,
Autour de sa table rustique
Rode son chien, nommé Mouflas,
Son favori, son confident unique,

Écartant du banquet le plus maigre des Chats,
Comme aussi le plus famélique.
L'un, en grognant, ronge des os,
Happe un croupion, lèche une assiette :
C'est, tous les jours, chere complette;
Bref, on lui choisit ses morceaux.
L'autre, affectant une humble contenance,
Conforme, hélas! à son malheur,
Dérobe à peine une courte pitance,
Puis est chassé comme un voleur.
A la fin il parle à son Maître :
Pourquoi me nourrir mal quand je me conduis bien?
Mouflas a tout, Grippéminaud n'a rien.
Un Chat moins timoré s'en vengeroit peut-être;
Mais je suis patient un peu plus que ton Chien :
Je te sers mieux que lui, malgré tes injustices.
Hipocrite, dit le Fermier,
A ceux d'un Chien peux-tu comparer tes services?
Le mien a tous mes goûts & suit tous mes caprices.
Dans les champs vais-je m'égaïer?
Mouflas, avant-garde fidèle,

Sur mes pas chasse le gibier,
Et des Barbets est le modèle.
Faut-il traverser un étang,
Pour atteindre l'oiseau sauvage?
Vîte, mon Chien est à la nage,
Et me le rapporte à l'instant.
Si tu veux des faits plus utiles,
N'est-ce pas lui dont le secours
Des fripons défend ces asyles?
Il m'assure des nuits tranquilles,
Et fait le charme de mes jours.
Puisque j'ai dû te rendre compte,
Voilà pourquoi tu m'as vu le choïer.
Toi, fuis de ma présence, & vas mourir de honte
Sur la paille de mon grenier.

Il obéit; mais le drôle, en silence,
Garde le souvenir d'un si dur traitement,
Et va méditer sa vengeance :
Elle ne tarda pas; nous allons voir comment.
Sans qu'on lise rien sur sa mine,

Il cesse en tapinois de faire son métier :
Il rêve sur un toît & dort dans un panier,
Ou végéte dans la cuisine.
Il mange encor quelques oiseaux,
Mais, par distraction... sa griffe est sous l'hermine ;
Tel fut Achille oisif dans ses vaisseaux.

ARRIVENT les effets, & son plaisir commence.
Débarrassés de leur fléau,
Depuis dix jours les rats sont en vacance.
Ils vont du grenier au caveau ;
Pour rapiner ils se divisent,
L'un monte au croc où pend du lard nouveau ;
D'autres au moulin s'introduisent,
Et s'enfarinent le museau ;
Et Grippéminaud de sourire,
Enveloppé dans son manteau.
Il n'auroit pas, pour un Empire,
Croqué le moindre souriceau.
Le Maître enflammé de colère,
Trop tard s'apperçoit du dégât :

Les brillans sillons du tonnerre
Dans les nuages renfermé,
Ou rêvoit gravement dans son nid solitaire.

Hélas ! à quoi tient le bonheur?
Un Moucheron naît & bourdonne,
Et son bourdonnement étourdit Monseigneur :
Il maudit la gent moucheronne,
Qui ne sait rien de rien, & nargue la grandeur.
Allant, venant, siflant, l'écervelé s'en donne ;
Agé d'une minute, il est déja barbon ;
Il brave le qu'en dira-t-on,
Et près de son Altesse à tue-tête il fredonne.
Qui ne vit qu'un moment ne peut nuire à personne,
Et doit vivre du moins, comme il lui semble bon:
Aussi fait-il ? Il caracole
Sur le bec du Roi des Oiseaux,
Le pique à l'œil & gaîment le désole,
Puis orgueilleusement se perche sur son dos.
L'Aigle, au lieu de battre de l'aîle,
Et de prendre son vol vers la voûte éternelle,

Se courrouce mal-à-propos;
Il attaque l'insecte, il daigne le poursuivre,
Ouvre sa large serre, &, perdant la raison,
A toute sa rage il se livre,
Pour étouffer un Moucheron
Qui n'avoit plus que deux instans à vivre.





FABLE X.



LE LOUP ET L'ANE.

AUPRÈS d'une mazure antique,
Dans un enclos stérile & de chardons semé,
Un Ane, en son chemin, trouve un Loup famélique.
Martin braillard prend le ton pathétique,
Et croit que Sire Loup en sera désarmé.

VOI, lui dit-il, avec l'accent tragique,
Comme j'ai l'air souffrant! mon mal m'a bien changé.

De ce pied-ci je suis paralitique ;
Par une longue épine il est endommagé ;
Et d'ailleurs je deviens étique.
Le Loup lui répond en ces mots :
Je compâtis à ta souffrance :
En effet, je le vois, tu n'as plus que les os ;
Et je me crois, en conscience,
Obligé de finir tes maux.
Il dit, grince des dents, & l'Ane est en morceaux.





FABLE XI.

LE SOLEIL ET LE NUAGE.

Un Nuage bien argenté,
Servant de prisme au Dieu de la lumiere,
S'attribuoit cet éclat emprunté,
Et s'en vantoit avec sécurité,
Comme d'un bien héréditaire.
Je brille, disoit-il, de toute éternité.
A ces mots où se peint l'audace,
L'Astre qui mûrit les moissons,
Contre lui tout-à-coup ramasse

Quelques faisceaux de ses raïons.
Vous eussiez vu la vapeur se dissoudre,
Se détacher, pâlir, perdre tous ses reflets,
Dans les airs embrâsés se fondre, se résoudre;
Et, de nos champs mouillant la poudre,
S'ensevelir dans les guérets.
Combien de sots s'énorgueillissent
D'une splendeur qu'on leur ôte en un jour!
Ils brillent & s'évanouissent....
Allez plutôt voir à la Cour.





FABLE XII.



LA MULE

ET

LA PANTOUFLE DU MUFTI.

Une Mule bien élégante,
Faite exprès pour un pied chinois,
Près d'une Pantoufle imposante,
Déraisonnoit ; oh ! je le crois :

Qu'importe ? Elle étoit amusante.
Où donc, lui dit-elle gaîment,
Ai-je vu ta grave éminence ?
J'ai de toi, je ne sais comment,
Quelque vague réminiscence. —

Je chaussois jadis un Mufti. —
Oh ! ta mémoire aide la mienne ;
Je chaussois une Circassienne
Dont le pied étoit fort joli ;
Et j'en suis la preuve certaine.
Ce Mufti-là, je m'en souviens,
Trois ou quatre fois par semaine,
Avoit de très-vifs entretiens
Avec sa douce anti-chrétienne.
Sauf le respect de Mahomet,
Il venoit souper avec elle,
Et mettoit aux pieds de la belle
Son cœur, sa pipe & son bonnet :
Voilà, selon toute apparence,
L'époque de la connoissance.

Oui,

Oui, oui, je le croirois assez :
Plus d'étiquette, allons de compagnie ;
Le sacré Brodequin, & la Mule étourdie,
Se sont souvent entrelassés.





FABLE XIII.

L'ANE ET LE LION.

LE Roi des Animaux,
Qui n'eut, dit-on, peur de sa vie,
Fuïoit au cri d'un coq ; c'eſt son antipathie.
Un Ane des plus sots,
De cette fuite-là s'attribuoit la gloire :
Le voilà qui chante victoire,
Se pavane, trépigne, & se croit un héros :

On a beau le tenir à quatre,
Le chapitrer, lui montrer le bâton:
L'honneur le pique, il veut combattre;
Et, s'échappant enfin, court après le Lion,
Il le presse, il l'atteint; mais bientôt notre Sire
Se retourne, rugit, & vous étrangle net
Ce preux Aliboron, ce valeureux Baudet...:
Qui ne pouvoit plus s'en dédire.





FABLE XIV.



L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

Où vas-tu, disoit une Abeille
Au plus léger des Papillons,
Désertant les fleurs d'une treille,
Pour voler à d'autres moissons?

LE PAPILLON.

Je vais jouer dans ces vallons;
Flore les émaille de roses;
Fraîches, Dieu sçait!... à demi-closes,

Et captives dans leurs boutons :
Je me sens un desir pour elles....

L'ABEILLE.

Et ce desir-là satisfait ?....

LE PAPILLON.

Regarde !... n'ai-je pas des aîles ?
J'irai vite aux lys, à l'œillet,
Aux jacinthes les plus nouvelles :
Sous le gazon le plus secret
Je surprendrai la violette ;
Puis je partirai comme un trait.
En ai-je cueilli le duvet ?
La fleur n'a rien que je regrette.

L'ABEILLE.

Et de ces volages amours
Quel est le fruit ?

LE PAPILLON.

Ma foi, ma Bonne,
Lorsque l'on vit si peu de jours,
Il ne faut pas que l'on raisonne.
Je ne vois jamais deux printems ;

Tel est l'ordre des destinées ;
Et, dans mes courses fortunées,
Je veux que l'emploi des instans
Supplée au nombre des années.

L'ABEILLE.

Adieu, c'est trop long-tems jaser.
Vas, suis ton humeur volatile ;
Dépêche-toi de t'amuser :
Je vais me hâter d'être utile.





FABLE XV.

LES DEUX FAUCONS.

DEUX chasseurs cotoïoient les bords d'un marécage,
Suivis de leurs Faucons, Corsaires des étangs,
Et qui sembloient impatiens
De rester oisifs au rivage.
L'un des deux lâche son oiseau,
Sur un Canard, qui, sauvé par la ruse,
Se plonge, glisse au fond de l'eau,
Et croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abuse :
Mais celui-ci, fidèle à marquer ses détours,

Rase l'onde, le presse, & le poursuit toujours.
Craignant qu'un seul Faucon ne puisse avoir la bête,
L'autre Chasseur laisse partir le sien ;
Et moi, si je m'y connois bien,
J'augure mal de la conquête.
Le premier, qui se croit aussi fin qu'Annibal,
Indigné qu'un second lui dispute sa proïe,
Agite avec fureur ses aîles qu'il déploïe,
Laisse fuir le gibier, & fond sur le rival.
Tel sert son Prince & sa Patrie,
Tant qu'à lui seul tout l'honneur appartient ;
Mais dès qu'un autre chef survient,
On songe à le détruire, & le reste on l'oublie.



FABLE



FABLE XVI.



LE JET-D'EAU

ET

LE RÉSERVOIR.

DANS un Parc dessiné d'après les meilleurs plans,
Un Jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage,
Et retomboit à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulans:

Notre Jet-d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage ;
(On a vu de tout tems les sots se prévaloir)
Il insulte, dans son langage,
L'onde obscure du Réservoir,
Qui fournissoit à tout son étalage.

Voi, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue :
Voi ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,
Et que j'oppose aux raïons du Soleil.
A quoi sers-tu, misérable eau dormante ?
Quand je m'éleve aux cieux, dans l'ombre tu croupis :
Ton voisinage me tourmente,
Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.

Comme il parloit, un des canaux se brise.
Au fond du Réservoir il s'entr'ouvre un chemin,
Et soudain,
L'onde sourdit, décroît, coule & s'épuise.
Vous eussiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes disparoître,

Et les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à se connoître :
Il baisse, il tombe, il ne peut plus aller,
Il est à sec. Vous devinez peut-être,
De ma Fable quel est le sens :
Appauvrissez le Peuple ; adieu l'éclat des Grands.





FABLE XVII.



LE CENTURION ET LE SINGE.

DE fictions nourrie, & libre dans son stile;
La Fable peut tout dire & tout imaginer.
Ce droit, à mon avis, rend le travail facile;
J'en use largement, j'aime à déraisonner;

Malheur à la tête stérile
Qui, ne hazardant rien, ne veut rien pardonner,
Le Sage aura beau sermoner,
Tant soit peu de folie est souvent très-utile.
Au fait... je l'oubliois; ami Lecteur, pardon,
Je vais te le conter; qui voudra le censure.
Autrefois un Centurion
D'un gros Singe avoit fait capture;
Pour la force & pour l'encolure,
C'étoit un Singe Patagon:
Son Maître aimoit fort à combattre;
L'oisiveté le tourmentoit;
Et, n'avoit-il personne à battre,
Avec son Singe il se battoit.
Le Singe quelquefois remportoit l'avantage,
Quelquefois le Centurion:
Ils se colletoient sans façon;
Et tous deux montroient du courage.
Le Maître, un jour, avoit eu le dessous;
Bertrand, par les cheveux, le traînoit sur l'arêne:
Un voisin le surprit: comment! que faites-vous? —

Ami, je me tiens en haleine : —
Ce drôle-ci vient de me terrasser ;
C'est un ennemi domestique,
Que j'entretiens pour m'exercer
Contre ceux de la République.

GUERRIERS assoupis dans la paix,
La peinture d'un fou cache un but assez sage.
Le vrai zèle ne dort jamais ;
Hors du péril, il en aime l'image.





FABLE XVIII.

L'AUTRUCHE.

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler,
Crioit une Autruche pesante :
Et les oiseaux de reculer,
Dans la plus curieuse attente.
Allons, suivez-moi bien des yeux ;
Vous verrez si je tiens parole :
Je vais fendre l'azur des Cieux.
C'est pour le coup que je m'envole.
Gare, gare .... en disant ces mots,

Que sifflent l'Allouette & quelques Hirondelles,
Elle étend lourdement ses aîles,
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.
Infructueux efforts! cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets;
Elle sillonne la poussiere,
Et, s'agitant toujours, ne s'éleve jamais.
Ces disgraces sont ordinaires,
Et chez le Peuple Auteur on ne voit que cela.
Combien d'Autruches littéraires.
Disent, *je vole*, & restent là!



FABLE



FABLE XIX.



LE RENARD ET LES JEUNES LAPINS.

BLANCHI dans les ruses de guerre,
Un Renard, Renard, s'il en fut,
Temporisant, pour atteindre son but,
Comme un zéphir rasant la terre,
Et toujours méditant l'escalade ou l'affut;
Bref, le * Sinon de tout le voisinage,

* C'est le nom du Traître qui livra Troye aux Grecs.

H

Ayant fait, une nuit, le sac d'un poulaïer,
Vint le matin dans un champ s'égaïer,
Tel un héros, las du carnage,
Repose à l'ombre du laurier.
Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée.
Maître Renard bercé parmi les fleurs,
Et d'un air printannier respirant les odeurs,
Se roule, se blotit dans l'herbe & la rosée.
Par intervalle il va sautant,
Il court après sa queue, avec elle il badine;
En vrai tartuffe il compose sa mine,
Et le vieux coquin fait l'enfant.
Deux Lapins sans expérience,
De leur côté, dans le pré s'amusoient,
Trotinoient, broutoient, se baisoient,
Sur leur derriere se posoient,
Et jouoient en toute innocence.
Ils apperçoivent le Renard
Avec son mouvant étendard.
On examine, on fait silence,
On dresse l'oreille, on balance,

On tient conseil pour fuir : mais le rusé Caffard
A l'air si doux, si benin, si tranquille,
Qu'ignorant les piéges de l'art,
Ces étourdis restent dans leur asyle :
Aux Lapins, comme à nous, la raison vient trop tard.

Ils font plus; l'un d'eux se hazarde :
Vois-tu, dit-il, ses yeux caressants & sereins ?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !
Il a l'air d'aimer les Lapins :
Que craignons-nous ? bientôt leur effroi cesse ;
On avance un pas, & puis deux,
Et, guettant le moment, l'animal cauteleux,
A chaque pas qu'ils font, redouble de tendresse.
Bien confians & bien joyeux,
Les voilà près de lui, voilà qu'il les caresse,
Qu'il les réjouit de son mieux ;
Et nos Jeannots sont vraiment dans l'ivresse ;
Ils trouvent un ami, leur sort est trop heureux.
Un vieux Liévre passoit ; Dieu sait s'il alloit vîte :
Fuyez, leur dit-il en courant,

Fuyez, ou gare le Cocite.
L'avis est inutile, autant qu'il est prudent.
Les deux Infortunés veulent envain le suivre :
Le Renard les happe à l'instant,
Et vous les croque au frais pour leur aprendre à vivre.

Vous, admis dans le monde à la fleur de vos ans,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre ;
Et rien pour vous n'est plus à craindre,
Que l'air affable des méchans.





FABLE XX.



LE CHASSEUR

ET

LE CHEVREUIL.

TOUT Chasseur, dit-on, est avide :
Celui-ci, dans un défilé
Relançoit un Chevreuil timide.
Las, haletant & désolé,

Daignez, dit-il, me faire grace;
Laissez-moi vivre; je me rends,
Et suis forcé, quoi que je fasse,
Dans mes derniers retranchemens;
Je n'en puis plus; quartier: aïez la double gloire
D'avoir vaincu, puis d'avoir pardonné.
Point; le Chasseur est obstiné,
Et plus ardent il poursuit sa victoire.

Au sommet d'un rocher la scène se passoit.
Humble & soumis, transi de crainte,
Le Chevreuil envain gémissoit;
On ne tient compte de sa plainte.

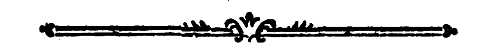
Hors d'haleine, mourant, réduit au désespoir,
Ne pouvant échapper à la mortelle atteinte,
Que fait-il? il se laisse cheoir
Sur notre homme.... le pied lui glisse,
Et tous deux soudain emportés,
A travers les cailloux, les rocs ensanglantés,
Arrivent, en roulant, au fond du précipice.

DANS nos succès soïons humains & doux ;
Trop de rigueur est un mauvais systême :
L'exemple du Chasseur est un avis pour nous ;
Outrer son ennemi c'est se perdre soi-même.





FABLE XXI.



LE COURTISAN
ET
LE SONGE.

Un Courtisan, (je parle d'autrefois)
Soupant, chassant avec son Maître,
Aspiroit à tous les emplois,
Et fut ambitieux autant qu'il pouvoit l'être.
Après un bal il s'endormit,

Et

Et rêva, qu'à travers les vapeurs les plus sombres,
Il s'en alloit courant après des ombres;
Ce songe-là ne manquoit pas d'esprit.
Vives, brillantes & légeres,
Elles venoient voltiger sous sa main,
L'environnoient de lueurs mensongeres,
Se laissoient approcher & s'enfuïoient soudain:
L'ardent rêveur, s'enflammant pour chacune,
Toutes les poursuivit, & n'en saisit pas une.
Il s'éveille, s'habille & va vîte à la Cour.
Tout a déjà changé de face.
Il sollicite, il demande une place
Qu'un autre obtient avant la fin du jour.
Il étoit possesseur, la veille,
D'une maîtresse, objet de tous les vœux:
L'amour, dit-il, me reste, il console à merveille;
Et, pendant qu'il le dit, son rival est heureux.
Maltraité par la Cour, il retourne à la ville.
Ayant placé des fonds sur des vaisseaux,
Il se livre à l'espoir, hélas! trop inutile;
L'or flottant de mon homme a péri sous les eaux.

Ne trouvant partout que mensonge,
Chagrins, prestiges & tourment,
Il se rappelle enfin le songe
Qu'il fit autrefois en dormant.
J'en explique tout le mystere :
Par lui, s'écria-t-il, le destin m'a parlé ;
Je ne dors point, la chose est claire ;
Mais je rêve tout éveillé.





FABLE XXII.

LE LOUP ET LE LOUP CERVIER.

Un jeune Loup des environs du Mans,
Dans une vie efféminée,
Laissoit consumer ses beaux ans,
Et démentoit sa destinée.
Aucun élan, nul essor vers le bien ;
Il n'égorgeoit Cerf ni Génisse,
Trembloit de peur, même à l'aspect d'un Chien,
Redoutoit l'air des bois & s'enrhumoit d'un rien.
Ce Loup, comme l'on voit, avoit bien plus d'un vice.

Aussi, dans son allure & dans tout son maintien,
Représentoit-il la famine ;
On lui comptoit tous les os de l'échine.
Périssant faute de soutien,
Il se lia pour fonder sa cuisine,
Avec un franc Epicurien,
Un vieux Renard des plus habiles,
Fin gourmet, nourri d'ortolans,
Aïant flairé dans ses courses agiles,
Les meilleurs poulaillers du Mans.
Mon efflanqué, que la faim seule excite,
Le flatte, le caresse, & s'enrôle à sa suite.
Quand la nuit tombe ils vont de buissons en buissons,
Ensemble éventer les volailles.
Ils déjeûnent avec des Cailles,
Et pour dîner emportent des Chapons.
Un jour le Lieutenant du Général d'armée
Se tapissa le gosier de duvet,
En mangeant une poule avant qu'il l'eût plumée,
Et toute la semaine il en eut un hoquet.
Il s'oublioit dans la mollesse,

N'approchant pas des grands troupeaux,
S'applaudissant de sa foiblesse,
Et dédaigné des moindres Louveteaux.
Près d'une Basse-cour nouvelle,
Il rodoit un matin, sans bruit, le nez au vent,
Aux leçons du Renard bien strictement fidèle.
Un Loup-cervier le vit; il étoit son parent:
Lâche, s'écria-t-il, opprobre de l'espece,
Quel métier fais-tu là? Tu n'es Loup qu'à demi.
Allié d'un Renard, réduit à sa finesse,
Sous quel joug te vois-je endormi?
Acquiers des forces, mon ami,
Tu n'auras pas besoin d'adresse.





FABLE XXIII.

LE MERLE ET LE VER LUISANT.

PENDANT une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil, en se considérant.
Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi;
Des Insectes je suis le Roi:
Eh! qui d'entr'eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?

Est-ce l'active Abeille, ou la sobre Fourmi?
Ces orbes éclatants qui versent la lumiere,
Pour briller empruntent mes feux;
Et l'Astre qu'adore la Terre,
N'est que le ver luisant des Cieux.
Comme il parloit, d'une branche voisine,
Un Merle fond soudain, & gobe l'Orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte! ... moins lumineux,
Tu pouvois vivre, enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.



FABLE XXIV.



LA RANCUNE

DE L'OURS.

Dans les montagnes de Norwége,
Certain Lourdaut prit un jeune Ours,
Bien vêtu, bien fourré, mais mourant sous la neige,
S'il n'avoit eu de prompts secours.
Tremblant de peur, son nouveau maître,
Pour commencer à se faire connoître,

De

De cent liens charge le Jouvenceau,
Dans un cercle d'acier lui serre la luette,
Lui rogne un peu les dents pour sûreté complette;
Et lui garrotte le museau.
Après cela, vers Paris il chemine:
Sans que je le dise, on devine
Qu'il veut à son captif donner quelques talens.
C'est à danser qu'il le destine:
Car la danse aujourd'hui domine
Parmi les arts les plus brillans.
Sur ses deux piliers de derriere,
D'abord on cherche à le hisser:
Si Brunet est rétif, le nerf de bœuf opére,
Et l'invite à se redresser.
Bientôt il fait la révérence,
Puis des pliés, puis les beaux bras:
Un violon régle ses pas,
Et voilà mon Ours en cadence.

L'HOMME, augurant de ses succès,
Le fait entrer en diligence,

Dans une troupe de barbets
Pour tous les rôles d'importance.
Précédé de chiens en panier,
Et portant sur son dos un singe qui grimace,
Il proméne sa lourde masse,
Avec la charge d'égayer
Une imbécille populace.
Brunet, au fond du cœur, étoit las du métier :
Il ne dit mot, il patiente ;
Mais Dieu sait, en secret, quel dépit le tourmente.

Une nuit, son Argus se trouvant pris de vin,
Avoit laissé sa loge ouverte :
Il brise sa longe, il déserte,
Gravit un mur, & se fraie un chemin ;
Il gagne un bois. Le tems le démuselle ;
Il se défait même de son collier ;
Mais sa rancune est immortelle,
Et l'affront qu'il reçut, il ne peut l'oublier.
Par le bois qui lui sert d'asyle,
Passe, après quelque tems, son grave instituteur.

Ah ! beau sire, c'est toi ! pour moi quelle douceur
De te voir dans mon domicile !
Reconnois-tu Brunet ton serviteur ?
Puis l'étouffant, à force de caresses,
Souviens-toi, lui dit-il, de tes belles prouesses,
Et du pauvre Ours dont tu fis un danseur.

Il n'est rien que n'exige, il n'est rien que ne brave
Un Despote insolent, par sa force aveuglé ;
Mais brisez les fers de l'esclave,
Et le Despote est immolé.




C. P. Marillier, inv. De Longueil, Sculp.

CONTE.

LE CHEMIN PERDU ET RETROUVÉ.

S'EN retournant dans son hameau,
Perrette s'étoit égarée ;
Ruse d'amour ! la fillette éplorée,
Au coin d'un petit bois où gazouille un ruisseau
Bordé de mousse & de son eau,
Baignant la verdure altérée,

S'étoit assise, & promenoit,
De toutes parts, ses yeux pleins de tristesse.
A son secours nul passant ne venoit:
C'étoit un sort, mais de la bonne espece.

Amis, croyez-en mes sermens;
Je dois vous jurer que Perrette
Fut la plus aimable brunette
Qui jamais ait orné les champs.
Un pied mignon, une jambe parfaite,
Voilà ses moindres agrémens:
C'est un bouton de rose, & la jeune fillette,
De la tête aux talons est semblable au Printems.
Vous peindrai-je ses dents, sa bouche au fin sourire,
Ce charme-ci, cet attrait-là?
Il vaut mieux baiser tout cela,
Que d'essayer de le décrire.
Allons au fait. Tandis que l'on se plaint,
Qu'on se désole sur la rive,
Un consolateur nous arrive;
Voilà toujours ce que j'ai craint.

C'EST justement le fils du Seigneur du village.
Alerte, audacieux, & dans la fleur de l'âge,
Il avoit fui son Gouverneur,
Ses livres, ses mathématiques,
Pour venir dans ce bois & sur ces bords rustiques
Soupirer après le bonheur,
Maudire Euclide & ses loix algébriques,
Et rêver à la Suisse, éclairé par son cœur.
Il étoit jeune, aussi-bien que Perrette,
Mais plus instruit, plus éveillé.
Chez ses parents, mainte adroite soubrette,
Guettant le bon moment, l'avoit déjà stilé
A ce joli jeu d'amourette.

LA bergere le voit, & bénit son destin.
La voilà qui le prie, avec un doux langage,
De lui montrer par quel chemin
On s'en va plus droit au village.
Objet charmant, objet divin,
Répond notre Penseur, dont on va faire un Page;
Par ce sentier étroit, où fleurit le jasmin,

Suivez-moi ; nous ferons ensemble le voyage.
Dans ses filets, Perrette, il cherche à t'attirer ;
Cet enfant, c'est l'amour, il brûle de t'instruire.
Fille à ton âge, hélas ! risque de rencontrer
Plus de fripons pour l'égarer,
Que de guides pour la conduire :
Prends garde. — Ils cheminent tous deux :
Mon étourdi la regarde, & soupire ;
A chaque pas, plus amoureux,
Il s'abandonne à l'ardeur qui l'inspire.

Quel col ! quel bras ! dit-il, dans son délire !
Puis, on baise le col, puis, on baise le bras.
Perrette rougit bien, mais ne se défend pas ;
Car fillette, entre nous, qui songe à sa défense,
Et sent le prix de ses appas,
N'a déjà plus son innocence.
Jugez si mon lutin a dē quoi s'enflammer,
Aussi va-t-il un train ?... il se glisse, il avance ;
Il fait moisson de tout : son âge est sans décence ;
Le besoin de jouir est tout son art d'aimer.

Il apperçoit un de ces frais asyles,
Où la verdure acquiert plus d'épaisseur,
Où la molle fougere & des gazons utiles,
Déjà foulés, sont garants du bonheur.
C'est, sous ces ombrages tranquilles,
Que Perrette s'engage avec son conducteur.
Par instinct pourtant elle hésite.
C'est le plus court, dit-il, n'ayez aucun effroi.
Par ce détour, fiez-vous-en à moi,
Nous arriverons bien plus vîte.

Crédule, elle obéit, & double encor le pas;
Elle espéroit trouver sa route.
A peine entrée, il la prend dans ses bras:
Les rameaux formoient une voûte
Que le soleil ne perçoit pas;
Le desir parle, & c'est lui qu'on écoute.
Perrette tombe; un lit de fleurs l'attend.
Que la nature est prévoyante!
Comme, à propos, elle sert un amant!
Celui-ci la seconde; il a saisi l'instant;

Et

Et Perrette, en se débattant,
Eprouve un effroi qui l'enchante.

NOTRE guide est au but, & tout prêt d'être heureux,
Quand certain bruit se fait entendre.
Adieu l'Amour, bon soir les jeux.
L'un croit voir son Argus, qui vient pour le surprendre;
L'autre craint tout: ils se quittent tous deux.
Perrette enfin se sauve & gagne le village:
Elle a, je crois, de meilleurs yeux;
Depuis l'accident du Bocage.
Ciel protecteur, ô justes Dieux,
A quoi tient donc un pucelage?

A cet assaut s'il survécut longtems,
Si nos deux amans se revirent,
Si l'un & l'autre ils s'entendirent,
Pour ramener ces fortunés momens,
Et si leurs ruses réussirent;
De bonne foi, je n'en sais rien:
Mais, cher Lecteur, ce que je sais très-bien,

L

C'est que Perrette, admirons sa prudence,
A l'endroit du danger retourna mille fois,
Et prit toujours, de préférence,
Par le chemin du petit bois.





LIVRE SECOND.



FABLE I.

L'OR

ET LE FER.

UN Lingot d'or, mais lingot d'importance,
Près d'un morceau de Fer par hazard se trouvoit,
Et son compagnon qu'il bravoit,
Gardoit un modeste silence.

Quel caprice, dit le premier,
Avec un ton plein d'insolence,
A donc pu nous associer,
Toi, vil métal, & moi que partout on encense?
Quand je parois, tu devrois te cacher;
J'anime & gouverne le monde:
Dans les obscurs filons de la mine profonde
Le soleil me mûrit; l'homme vient m'y chercher.
Au fond d'un noir réduit Danaé se lamente;
Acrise à tous les yeux dérobe ce trésor:
Jupiter tombe en gouttes d'or,
Et, sous cet or fluide, il obtient son amante.
Les mysteres sacrés par moi n'étoient qu'un jeu;
Les Druides souvent m'ont reconnu pour maître:
En fascinant les yeux du Prêtre,
Je dictois l'Oracle du Dieu.
Que peux-tu m'opposer? le meurtre, le ravage,
La guerre aux bras sanglans, & dont tu sers la rage....

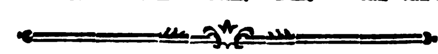
Je ne me vante point, répond l'humble métal:
Demande aux Laboureurs le bien que je puis faire.

De l'homme, il est trop vrai, l'égarement fatal
Me façonne en poignard, me forge en cimeterre :
Mais, malgré cet abus, ta morgue & mes affronts,
Aux Mortels, plus que moi, tu fus toujours contraire,
Je les détruis.... tu les corromps.





FABLE II.



L'ÉCHO.

Bois, qui fus le témoin de ma premiere ardeur,
D'un tendre amour, suivi d'un plus tendre hyménée,
Toi, qui m'as vu cent fois auprès d'Alcionée,
Trouver tous les plaisirs dans sa moindre faveur;
Sur cette urne champêtre, & de fleurs couronnée,
Voi mourir un Berger, déjà mort au bonheur.
C'est ainsi qu'un amant regrettoit son amante,
L'air égaré, l'œil sombre, un poignard à la main,
Et l'Écho redisoit, du creux d'un roc voisin,

Les derniers mots de sa plainte éloquente.
Errant près de ce bois, un Berger amoureux
Les entend & s'écrie : insensible maîtresse !
Tout parle de bonheur, d'himen & de tendresse ;
L'Echo répéte ici les accents d'un heureux.
Tout-à-coup des sanglots troublent sa rêverie :
Il accourt, quel spectacle ! il voit, près d'un tombeau,
Et baigné dans son sang le Pasteur le plus beau...
Le Pasteur qui venoit d'exciter son envie.
Chaque Mortel a ses douleurs ;
Défions-nous du sort que notre erreur desire.
C'est dans les ames qu'il faut lire,
Et tous les Échos sont trompeurs.




C. p. Marillier inv. y. le Gouaz sculp.

FABLE III.



L'HUITRE ET L'HOMME.

L'HOMME.

Qu'ENTENDS-JE ! une Huître qui raisonne !

L'HUITRE.

Que trouves-tu là qui t'étonne ?
Apprends que dans cette prison,
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chacun de nous a sa raison,

Et

Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre Univers,
Quels sont tes droits? produis tes titres:
Ne suis-je pas le Roi des Mers?

L'HUITRE.

Non.... pas même le Roi des Huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence! je m'y perds.

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon espece,
Dans le Royaume des Requins,
Vivent en vrais Républicains:
Ils ont leur sens & leur adresse,
Et leurs plaisirs, & leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du soleil hument les rayons,
Sans rien demander aux poissons,
Qui les effacent par la taille,
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement! raisonnons ensemble.
J'ai des principes d'équité;
Mais si tu me contredis, tremble.

L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME.

Plus je me considére,
Plus il me paroît assuré,
Que rien, dans la nature entiere,
Ne sauroit m'être comparé.

L'HUITRE.

Eh! la preuve?

L'HOMME.

Je pense, & j'aime.

L'HUITRE.

Mais les poissons aiment aussi,
Et je suis fort tendre moi-même.
S'il s'en trouvoit un seul ici,
Rebelle à cette loi suprême,

Sa race s'anéantiroit,
Et, bornant par là sa puissance,
Des mondes le moteur secret
Auroit manqué d'intelligence.

L'HOMME.

Oh ! la tête va m'en tourner ;
Encor de la Philosophie !
Mais, dis-moi : qui donc, je te prie,
S'avisa de t'endoctriner ?

L'HUITRE.

La Nature. Je suis fort vieille ;
J'ai vu, plus de deux mille fois,
Du Dieu du jour l'aube vermeille
Se lever pour dorer mes toîts.
Dans la solitude que j'aime,
Souvent je cause avec moi-même ;
Je me plais dans cet entretien ;
Et tellement je m'évertue,
Je sais tant, que j'en suis venue
A savoir, que je ne sais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne sais donc pas, comme nous,
Ce que pése l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment, aux plaines éthérées,
Se forment l'orage & les vents,
L'attraction des Elémens,
Et le prodige des Marées?

L'HUITRE.

Moi, je sais que j'ai des besoins,
Et que je dois les satisfaire;
Je borne à cela tous mes soins.
Que l'eau soit pesante ou légere;
Autour de mon rocher natal,
Que les vents soufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guère!
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en Huître pensante,
J'oppose de fermes remparts
A la vague la plus bruïante:...

Je brave ce tumulte affreux ;
Et, Philosophes que nous sommes,
Nous ne craignons rien, sous les cieux,
Hormis les crabes & les hommes.

L'HOMME.

Ce mot sert à te condamner :
L'effroi même que je t'inspire,
Prouve mon droit de gouverner ;
Et te soumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort ;
Une Huître est toujours dans son tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUITRE.

Oh ! ceci me paroît subtil :
Ce droit du plus fort, quel est-il ?

L'HOMME.

C'est.... la question est étrange !
C'est....

L'HUITRE.

Quoi ?

L'HOMME.

C'est .... mais je suis trop bon!

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.





FABLE IV.

L'OURS ET LES MOUCHES A MIEL.

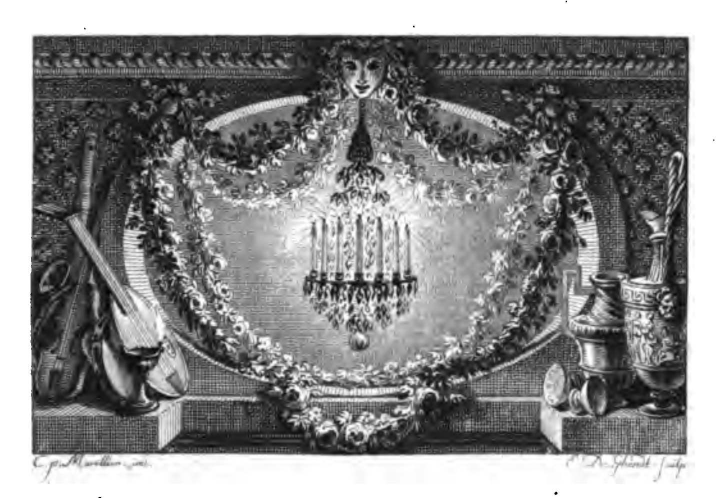
Un Ours friand, délicat, susceptible,
(Sa Nourrice l'avoit gâté)
Un jour, par * un instinct naturel, mais risible,
Voulut manger du miel; ce mets l'avoit tenté.
Parmi le Thim & la Lavande,
Des ruches étoient là : notre gros étourdi,
N'écoutant rien dans sa fureur gourmande,

* Les Ours aiment beaucoup le miel.

S'élance & les abat par l'espoir enhardi.
Les raïons détachés sont épars sur la terre ;
Et voilà mon Ours enchanté ;
Mais, à peine il jouit, tout l'essain irrité
Fond sur la bête téméraire,
La pique à l'œil, au col, à l'oreille, au museau,
Se crampone aux endroits qui sont les plus sensibles,
Et, recruté par un essain nouveau,
La perce, en murmurant, de dards imperceptibles.
Apprenons de cet Ours à régler nos desirs :
Les conseils de l'instinct sont quelquefois nuisibles,
Et souvent la douleur naît du sein des plaisirs.



FABLE



FABLE V.



LE LUSTRE

ET LA LAMPE.

Auprès d'une Lampe enfumée,
Un Lustre fort brillant, mais tant soit peu brutal,
Faisant sonner ses boules de cristal,
Déploïoit sa splendeur, vantoit sa renommée.

N

Peu faite au ton d'un tel voisin ;
L'autre bien modeste au contraire,
Dans un petit coin noir se tapit ; mais envain ;
Pour échapper elle a beau faire.

VA-T-EN, fuis ; tu me fais horreur,
Dit mon fat à l'humble veilleuse :
Comment oses-tu, malheureuse,
Paroître aux pieds de ma grandeur ?
Vois-tu jaillir mes étincelles ?
On attache mes diamans
Aux lambris fastueux des belles ;
Et chacun de mes mouvemens
Semble suspendre, au-dessus d'elles,
Des feux & des astres mouvans.
Parmi les guirlandes de Flore
J'orne les fêtes des amans :
Je préside aux enchantemens
De Comus ou de Terpsicore,
Et trompe la marche du tems.

LA Lampe lui répond : après tant de merveilles,
Quels titres vous citer ! vous seul les avez tous :
Je n'ai jamais brillé pour vos aimables fous ;
Mais j'éclairai les doctes veilles
Des *Racines* & des *Corneilles* :
On donne un bal, sans moi ; le *Cid* s'est fait sans vous.





FABLE VI.



L'ENFANT

ET LE HOCHET.

Un Enfant pleuroit, s'emportoit,
Se tordoit les bras de colère ;
Il vouloit avoir un Hochet,
En mouvoir les grelots, jouir, se satisfaire.
Il le vouloit : gronder est tems perdu.
Il le poursuit des yeux, il se mutine, il presse,

Par la menace il n'est point retenu ;
On le lui donne, & l'étourdi s'y blesse.
Il brûloit d'obtenir, bientôt son ardeur cesse ;
Il gémit d'avoir obtenu.

A ces traits, c'est toi que je nomme,
Mortel impatient ; mes yeux t'ont reconnu.
La Fable de l'Enfant est l'Histoire de l'Homme.





FABLE VII.



LE JEUNE LION ET LE TIGRE.

Le Fils d'un vieux Lion commençoit à grandir ;
Il étoit l'espoir des Provinces.
Mais, qui l'élevera dans le grand art des Princes ?
Le pere y rêve, & songe à se munir
D'un Gouverneur par excellence.
Tous les courtisans d'accourir ;
Car la place est de conséquence.
C'est à qui sera le Mentor

De ce rugissant Télémaque.
Un peu moins délié que le feu Roi d'Ithaque,
L'Ours est chassé comme un butor.
Un Eléphant hérissé de science,
Prudent, industrieux, surtout plein de raison,
Pour former le jeune Lion,
Se propose sans arrogance.
Il est fort sage, disoit-on,
Mais il manque un peu d'élégance.
Paroît un coursier généreux,
Nourri dans les plaines d'Elide,
Fameux par son courage, & sa course rapide;
Mais il est noble & fier... on le croit dangereux.
Affectant un maintien plus décent que rigide,
Un Tigre moraliste, ou du moins soi-disant,
Trompe sa Majesté par un ton séduisant,
Et l'accent mesuré d'un langage perfide.
Sous un habit si velouté
Il doit loger un cœur timide,
Dit une Léoparde, au regard effronté,
Ainsi que la Panthere avide,

Folle d'un amant moucheté.
D'ailleurs, il plaît à la Lionne ;
Jeune & coquette encor, son cœur s'est enflammé.
On juge l'air bien plus que la personne :
Le Tigre a pris un masque, & le Tigre est nommé.

Pauvres sujets, que naîtra-t-il d'utile
D'un pareil choix ? un Tigre éduquer un Lion ! ...
Tout ce qu'on peut en attendre de bon,
C'est que l'Insituteur étrangle son pupille.



FABLE



FABLE VIII.

LE LOUP

ET

LE BERGER.

UNE cruelle épidémie,
Dans tout un Hameau circulant,
Avoit détruit la Bergerie
Du Pasteur le plus opulent.

O

Le Loup apprit son aventure,
Et vint lui marquer ses regrets.

Que je plains tes ennuis secrets!
Je sens la perte que tu fais,
Et bien vivement, je te jure.
Quoi! tu n'as donc plus ces troupeaux,
Ces moutons si gras & si beaux
Qui firent longtems tes délices,
Ces Chévres, ces blanches Génisses,
Et tous ces bondissans Agneaux?
Ciel! quelles furent tes allarmes,
Quand il fallut y renoncer!
Cette image arrache des larmes,
Et je suis tout prêt d'en verser.

Sire Loup, je te remercie,
Répond doucement le Pasteur.
Ce que c'est pourtant que l'envie!
Et combien on te calomnie,
Lorsqu'on te refuſe un bon cœur!

Dans nos cantons je vais le dire,
D'aujourd'hui, je vois que le tien
Est très-sensible ». Oui, dit le Chien,
Lorsque notre mal peut lui nuire.





FABLE IX.



LE CHAT ET LE COQ.

HABILE dans l'art d'excroquer,
Un Chat, au regard doux, à la blanche fourrure,
D'un beau Coq avoit fait capture,
Et cherchoit un prétexte à pouvoir le croquer.
C'est donc toi, dont la race a juré ma ruine,
Lui dit notre Tartuffe, à la robe d'hermine,
Enfonçant la griffe d'autant ?
C'est donc toi, dont le cri perçant,

Elancé dans les airs du fond de ta chaumine,
Tous les jours m'éveille en sursaut
Deux fois plus matin qu'il ne faut?
Je suis las enfin de t'entendre.

EXCUSEZ-MOI, lui dit d'un ton benin,
Le pauvre Coq; pour chanter si matin,
J'ai mes raisons; je vais vous les apprendre:
L'homme par mon ramage au travail rappellé....
De la morale!... Eh! mais, j'en suis fort aise;
Tu la paîras, ne t'en déplaise,
Dit le Chat; & soudain le Coq est étranglé.





C. P. Marillier. Inv. 1773. Car. L. Lingée. sculp.

FABLE X.

L'ANE

VERT.

UNE Veuve, déjà sur l'âge....
(C'est une veuve de Village;
Il importe, ou n'importe pas,
Le voilà dit, sans trop de verbiage;
Revenons vîte sur nos pas).
Quoique bien loin de son aurore,

Cette veuve aspiroit encore
A se donner quelques beaux jours :
Eh ! le moyen, sans les amours ?
Vieille Cibéle, ou jeune Flore,
C'est à ces fripons-là que l'on revient toujours.

Un beau Garçon, d'une heureuse encolure,
Convenoit fort à Madame Germain.
L'Héroïne de l'aventure
S'appelle ainsi, l'autre a nom Mathurin,
Très-pauvre en fonds de terre, & très-riche en figure.
Notre folle, rêvant à de nouveaux ébats,
Convoite, & soupire tout bas,
De peur d'exciter le murmure.
Il fallut cependant éventer son projet,
En faire part à sa commere,
Matoise, s'il en fut ! bonne pour un secret,
Et très-propre à conduire un amoureux mystere.

Comment, lui dit-elle, un matin,
Trouves-tu le gros Mathurin,

Le fils de Perrette & de Pierre ?
Je t'avoûrai, qu'il est fort à mon gré ;
Et, sans les langues mal-disantes,
Les sots propos, & les chansons courantes,
J'en dirois deux mots au Curé.

Bon, commere ! à cela ne tienne,
Lui dit l'autre ; mariez-vous :
C'est votre fantaisie ; on a chacun la sienne ;
Ce n'est pas trop ; contentons-nous :
Puis après, que l'ennemi vienne.
Sans doute on te chansonnera ;
A tes dépens le village rira.
Tarare : en un moment tout peut changer de face.
Un rien détruit ces rumeurs-là.
Que dis-je ? si tu veux, cet âne que voilà,
Fera taire la populace. —
Cet âne ? — Eh! oui, cet âne ; allons, j'ai mon dessein ;
Et tu seras Mathurine demain.
Bien volontiers. — La veuve est opulente ;
Ses cinquante ans, dès-lors, n'en paroissent que trente,
Et

Et Mathurin se vend de très-grand cœur.
Il croit bêtement qu'une rente
Est l'équivalent du bonheur.
Ils s'épousent. Dans le village
Vous jugez quel charivari!
On fronde le nouveau ménage,
On fait cent niches au mari;
Les plaisans fondent par nuées,
On n'entend que malins couplets;
La Doyenne des Mariées
Avec de vieux atours, & de plus vieux attraits,
Est reconduite, à travers les huées,
Les brouhahas & le bruit des sifflets.

Du logis, tout-à-coup, un Ane vert s'élance;
C'est l'âne en question; pendant tout le caquet,
L'autre commere, avec intelligence,
L'avoit fait teindre en Perroquet.
Nos francs badauts de courir au prodige,
D'escorter le baudet comme un triomphateur:
Un Ane vert! n'est-ce point un prestige?

Eh! point du tout: c'est sa couleur. —
Il est peint. — Bon. Quelle imposture!
L'un raisonne, cet autre jure;
On s'obstine, on veut parier,
Tantôt, c'est l'art, & tantôt, la nature:
De quel pays est-il? — Du Cap, dit un Barbier,
(Le bel Esprit, l'Orateur du village,
Contant toujours quelqu'étonnant voyage)
Et du Cap-verd, encor; croyez-m'en sur ma foi.
Je me connois en ânes, moi.

Hélas! s'écrioit une vieille,
Toute la nuit, je l'ai songé;
Oui, riez, je vous le conseille:
Lorsque le Ciel est outragé,
Exaltez bien votre merveille....
Dieux, détournez le mal qui nous est présagé.
Puis on revient à l'âne; on parle, on délibére;
C'est un prophete de malheur,
Dont il faut vîte se défaire.
Il fait un jour entier la publique rumeur:

Le lendemain c'est autre chose ;
Un Charlatan bien fourbe, & bien payé,
Montre un Singe couleur de rose,
Et l'Ane vert est oublié.



Tandis qu'en bon bourgeois tu vis dans ta cellule ;
Je suis en butte aux bourasques de l'air.
Je grille dans la canicule,
Et meurs de froid pendant l'hyver.

NOTRE condition en vaut souvent une autre ;
Le ciel fit pour le mieux ; nous plaignons nous de lui?
C'est lorsque dans l'état d'autrui
Nous ne voyons que ce qui manque au nôtre.





FABLE XII.

LA FORTUNE,

L'AMOUR ET LE DESTIN.

DE l'Univers le grand Arbître,
Ce Dieu qu'on appelle Destin,
Lassé de tenir son Régître,
De balancer le sort de chaque humain,
Et de tout noter par chapitre,

Voulut se reposer, s'amuser à son tour ;
Et, se moquant de nos plaintes secrettes,
Chargea la Fortune & l'Amour,
De rédiger les terribles tablettes
Que n'éclaire point l'œil du jour.

Voilà donc nos deux Secretaires,
Chargés des décrets éternels :
Et, comme ils sont l'un à l'autre contraires,
Brouillant tout à plaisir chez les pauvres Mortels.
Si la Fortune, moins cruelle,
Avoit inscrit les noms de ses heureux amans,
Bientôt son Collégue infidéle,
A son insçu, prenant son tems,
Les rayoit d'un coup de son aîle ;
Et l'autre déité, par un juste retour,
Interposant une feuille nouvelle,
Supprimoit tous les noms qu'avoit écrits l'Amour.

Chers amis, prenons patience ;
Dans tous les tems, l'homme ainsi fut mené :
Par

Par le Destin il est abandonné ;
C'est un trône vacant, si j'en crois l'apparence.
De notre globe infortuné
Deux étourdis ont toujours l'intendance :
Aussi va-t-il, comme il est gouverné.





FABLE XIII.



L'AIGLE

ET LA CORNEILLE.

L'AIGLE un jour avoit avisé
Une huître fraîche & bien nourrie,
Qui s'étoit vîte recueillie
Entre son double mur, sur le roc déposé.
Qu'on dise encor qu'une huître est bête!
Notre Aigle est furieux : l'obstacle qui l'arrête,

Irrite le Roi des oiseaux,
Qui, pour se régaler du plus fin des morceaux,
Ne peut rien trouver dans sa tête:
Comme d'autres, les rois sont quelquefois bien sots.
Une Corneille intelligente
Près de-là se promene & voit son embarras,
Dont s'amuse, Dieu sait, la dame sautillante.
Après qu'elle en a ri tout bas,
Si, dit-elle, votre hautesse
Veut exécuter son dessein,
Il en est un très-court moyen...
— Eh! parle donc! la chose presse.
— C'est de s'élever dans les cieux
Tout aussi haut que le peut son audace,
Et de laisser tomber cet animal tenace
Sur l'amas que voici de rochers épineux.
C'est vainement qu'il s'emprisonne:
L'écaille va s'ouvrir en deux,
Et Monseigneur mangera la personne.
A ce conseil malicieux,
L'Aigle bonnement s'abandonne.

Le voilà qui, planant dans l'air,
Lâche de-là sa victuaille:
En vingt éclats se rompt l'écaille;
Puis, aussi prompte que l'éclair,
La friande Corneille happe l'huître dodue,
Se sauve, & laisse ainsi l'oiseau de Jupiter
Tempêter à jeun dans la nue.



C. P. Marillier inv. J. Le Gouaz Sculp.



FABLE XIV.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

Le Calife Almalek, Conquérant plein d'orgueil ;
Du Sultan Amurat avoit défait l'armée :
Yvre de ses succès & de sa renommée,
Il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
Et, sous une vaine fumée,
Les volages destins lui cachoient son écueil.
Au Palais du vaincu fierement il s'avance,
Accompagné de Captifs dans les pleurs,
De soldats & de chefs, & surtout de flatteurs :

Ce Mortel teint de sang est un Dieu qu'on encense.
Un vieux Mage, courbé sous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance,
Parmi ces lâches courtisans
Gardoit le plus morne silence;
Et ses yeux, cavés par le tems,
D'Almalek, entouré de fourbes caressans,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le Tyran l'apperçoit, & las de sa constance:
Mon triomphe, dit-il, semble peu t'émouvoir:
Toi, dont on m'a vanté la longue expérience,
Comment n'as-tu pas su prévoir,
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance?
Regarde; le reconnois-tu?...
(Au même instant, on apporte sa tête.)
Oui, répond le Vieillard, sans paroître abattu;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
J'ai vû dans ce Palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame,
Celle de ce Vainqueur au Sultan Abdérame,
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter;

Celle enfin d'Abdérame, ici, sous ce dais même,
Amurat, immolé par ton ordre suprême,
Toute sanglante encor, se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyans, que son cœur interprête;
La Calife pâlit, & le Mage se tait:
Almalek, pénétré d'une terreur secrette,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait:
Le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet,
Il erre tristement dans sa vaste retraite:
Croyant du sort anéantir l'arrêt,
Il fit expirer le Prophète;
Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.





FABLE XV.



LES OISEAUX

DE PROIE.

HABITANT d'une vieille Roche ;
Jadis un Hibou du Morvan,
Ennemi du soleil levant,
Et des humains fuyant l'approche ;
S'avisa de penser, comme pense un hibou.
Que fais-je, dit-il, dans mon trou ?

Je

Je suis l'effroi de la nature :
Je veux enfin changer d'allure,
Me mettre au ton courant, fréquenter les berceaux,
Et m'égayer sous la verdure,
Donner même concert ; le monde est plein de sots,
On louera jusqu'à ma figure.
Ce hibou-là raisonnoit juste ; il sort
De sa crevasse, & veut prendre l'essor :
Mais il rase en coupable une Bruïere obscure.
Il va trouver son cousin l'Emouchet,
Son digne confrere en rapines,
Qui, sous des mazures voisines,
Non loin d'un colombier, tendoit son trébuchet.

Cousin, dit-il, je suis un parent plein de zèle ;
J'ai fait un plan de vie, & t'y veux aggréger.
Nous croquerons toujours Pigeons & Tourterelle :
A son régime il faut être fidelle ;
Cela fait un bon chile, il n'y faut rien changer.
Mais nous pourrons, au moins, avec un peu d'adresse,
Aller partout, être considérés,

Réhabiliter notre espéce ;
Nous sommes les plus forts, soyons les plus madrés.
Que l'Epervier avec nous s'associe :
Invitons-y maître corbeau
Et la chouette du hameau,
Et formons une Académie.
Ayons quelques Paons pour prôneurs ;
Ce sont d'éminentes personnes :
Notre gosier est dur, mais nos serres sont bonnes ;
Nous pourrons toujours bien étrangler nos censeurs.
Tope, dit l'Emouchet, qu'a séduit ce langage ;
Tu parles d'étrangler, c'est un projet fort sage.
L'Epervier l'entend ; il accourt.
La chouette passoit, on l'arrête au passage ;
Et nos brigands, pour se rendre au bocage,
Prennent le chemin le plus court.
Sous un antique ormeau, les voilà qui s'installent :
Les Marsias en pied, les Amphions détalent ;
Ils abandonnent tout, leurs amours & leurs nids.
Eh ! Messieurs, arrêtez, leur crioit la choüette ;
Ne quittez point votre douce retraite :

Nous voulons désormais n'être que vos amis.
Ce soir, vous aurez bal avec grande musique,
Le tout suivi d'un banquet magnifique;
Par les mêmes talens nous allons être unis.
Les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes:
Hélas! les pauvres oisillons
S'en vont gobant ces hameçons,
Et ne rêvent plus qu'à des fêtes.

L'HEURE est donnée, on vient au rendez-vous.
Chut, chut, dit l'un des quatre: on fait un grand silence;
Le corbeau prend l'accord, & le concert commence,
Concert affreux, fait pour des loups-garoux.
Le rossignol frémit & tombe en défaillance:
Bouvreuil, chardonneret, tout semble épouvanté:
La linotte indiscrette en dit ce qu'elle pense;
Même dans sa vivacité,
Elle siffla, si l'on en croit l'histoire,
Et l'Orchestre à l'instant dévora l'Auditoire.
Mais quoi? j'entends le cor, les chiens & les chasseurs;
Mânes plaintifs, vous aurez des vengeurs.

Déjà la choüette est tombée :
L'épervier atteint à son tour,
Sent défaillir sa serre recourbée,
Et lâche, à l'instant même, un Chantre de l'Amour.
Enfin l'Auteur de cette Tragédie,
Notre hibou qu'on expédie,
Ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.
Et choüette & hibou sont les sots despotiques,
Soi-disans Protecteurs, mais fléaux des talens;
Et les Chasseurs, ces courageux critiques,
Par qui les arts sont vengés des méchans.





FABLE XVI.

LE SILPHE

ET

LE PIGMÉE.

VOYONS comment le maître du tonnerre
Humilia jadis un Mortel arrogant :
Ce conte m'a paru plaisant ;
Puisse-t-il être salutaire !

Le bon La Fontaine en contant
Donnoit des leçons à la terre.
Montagne & lui, je le dis franchement,
Sont les sages que je préfére;
C'est qu'ils le sont tout uniment,
Et leurs singes auront beau faire;
On les entendra froidement.
Que leur manque-t-il? L'art de plaire.

A Lilliput, qu'un Anglois a vanté,
Il fut jadis un petit homme.
Je ne sais comment il se nomme:
J'ai vu pourtant son nom cité,
Je ne sais où; qu'importe à mon histoire?
Ce que je sais, d'après l'antiquité,
C'est qu'au dernier excès, le lecteur peut m'en croire,
Ce marmot-là poussoit la vanité.
Si bien que Jupiter, par un moyen risible,
Imagina de le punir.
Devant son trône il fit venir
Un Silphe, un Lutin invisible,

Un habitant de l'air, léger, incorruptible,
Ayant le souffle & le vol du zéphir.

Vois-tu, lui dit le Roi de la voûte étoilée,
Cette bamboche boursoufflée
Qui s'enfle encore & cherche à se grandir?
Empare-toi du sot, sans te rendre palpable:
A chaque instant voltige sur ses pas;
Sois désormais son ombre inséparable;
Et poursuis-le jusqu'au trépas.
Obéis; que rien ne t'arrête:
Surtout, retiens ce point; c'est de rire aux éclats,
A chaque accès d'orgueil qui troublera sa tête.

Rieur en chef du Souverain des Dieux,
Mon Silphe court vaquer à son office;
Et, grace au sot présomptueux,
Il est bientôt en exercice.
Le petit homme est d'abord très-surpris;
Mais, (l'amour-propre a tant de subterfuges)
Il croit que dans les airs le talent a des Juges,

Et que du sien les Silphes sont ravis.

Dans une forêt solitaire,
Avec force un jour il conçut
Le plan d'un Drame unique & bien patibulaire :
On étoit fou du Drame à Lilliput.
Peste, dit-il, le superbe début ! —
Le Silphe rit ; le Poëte insensible,
En se félicitant, va toujours à son but ;
Je crois ce nœud d'un effet infaillible. —
Le Silphe rit : que ces vers sont heureux !
Le dénoûment sera terrible,
Sublime, imprévu, merveilleux. —
Le Silphe part d'un rire inextinguible.

L'Auteur alors écume de courroux,
Et le rire moqueur croît avec sa colère.
Il ne sait plus que dire, ni que faire :
Il frappe l'air de mille coups.
De son génie ornement de la terre,
Il pense bonnement que les Dieux sont jaloux ;

Et

Et le Silphe assidu remplit son ministere.
A la fin le Pigmée expiant ses fureurs,
Et son orgueil & son délire,
Mourut dans la honte & les pleurs,
Désespéré d'entendre rire.





FABLE XVII.

LA CHOUETTE.

UN Homme erroit sur les décombres
D'un vieux Palais tout ruiné,
Repaire aux brigands destiné,
Et digne de loger des ombres.
Mon curieux, foulant quelques débris,
Vit, à deux pas, une Chouette,
Qui, s'élançant de sa retraite,
Se jetta sur une souris,

Les moutons mêmes étoient las,
(On se lasse de tout) de servir de pâture
A Messires les loups errans à l'aventure,
Et sur eux fondant leurs repas.
Enfin sa Majesté Lionne,
Quoique d'humeur un peu gloutonne,
Car c'est assez le tic des Potentats,
Veut qu'on assemble les Etats,
Quitte, jusqu'au jour pris, à ne manger personne.
Le Monarque plein de bonté,
Secouant sa longue criniére,
Ne prétend plus que l'on différe:
Un beau rugissement marque sa volonté.
Pour rendre à l'aise la justice,
Il s'est assis sur un tas d'ossemens:
Il allonge de-là sa patte protectrice,
Signal de paix pour tous les assistans.
L'ours, empêtré dans sa fourure,
S'avance, à titre de Greffier,
Tout prêt d'étouffer le premier
Qui voudroit blâmer son allûre.

En habits chamarrés, les tigres ont leurs rangs :
Tous ces Messieurs grincent des dents ;
Et ce ton n'a rien qui rassure.
Quand par ordre on se fut placé,
Les députés, d'un air honnête,
Présentent humblement leur timide requête :
La foiblesse opprimée est toujours un peu bête,
Et qui plaide sa cause est bien embarrassé.
L'Avocat des moutons bégaie & perd la tête.
Hors de cour ! . . . l'Orateur à l'instant est chassé.
Sire Lion alors prend ainsi la parole :
Peres conscripts, appuis de mes projets,
Je m'attendris, & je m'immole
Pour le bonheur de mes sujets.
Il est décent qu'un Roi quelquefois se régale,
Fût-ce aux dépens de ses vassaux :
Mais mon peuple gémit ; je dois finir ses maux,
Et rester sur ma faim royale.
Désormais je suis sobre ; (on frémit à ces mots)
Ce n'est pas tout ; j'entends qu'on dresse un code,
Où de tous mes sujets on défende les droits :

Notre appétit doit leur être incommode;
Il faut le réprimer, & l'astreindre à des loix.
L'ordre donné sur le champ s'exécute:
On verbalise, on raisonne, on discute.
La panthére consent; le tigre contredit.
Il allégue le droit, il produit la coutume,
Et l'antiquité du délit.
Par un jeûne cruel veut-on qu'il se consume?
A ces discours prudents, quoique pleins d'amertume,
Tout le banc des loups applaudit.
On compte les voix; la loi passe.
Au foible, en apparence, elle assure un appui:
Mais il n'est point de Grand, si peu qu'il ait d'audace,
Qui ne puisse, au besoin, l'interprêter pour lui.
On se sépare, en bonne intelligence,
Comme cela se pratique à la Cour:
Puis, dès le lendemain, avant l'aube du jour,
Le brigandage recommence.
Les Hienes, les Léopards,
Se sont remis à leur régime.
Les chapons sont croqués, par acte illégitime,

Citant la loi sous la dent des renards.
Un Commentaire obscur embarrasse le texte ;
Et le plus fort a toujours un prétexte.
Enfin, ces pauvres animaux,
Qui comptoient sur des jours paisibles,
Des plaisirs sans effroi, des défenseurs nouveaux,
Et sur des loix incorruptibles,
Dans leurs juges souvent rencontroient leurs bourreaux.
Adieu la paix, l'ordre & la république !
Pour eux l'unique fruit de cet arrangement,
Ce fut d'être étranglés par forme juridique,
Au lieu de l'être injustement.



FABLE



FABLE XIX.

LE CONQUERANT ET *LE PASTEUR.*

QU'IL est dans une erreur profonde,
Le Mortel jetté hors de soi,
Qui, précédé par le deuil & l'effroi,
Se plaît à ravager le monde !

Cent trônes à ce prix ne me tenteroient pas.
Des Ciprès éternels ombragent sa victoire ;
Et le phantôme de sa gloire
Traîne après lui les horreurs du trépas.
Son ame aride est insensible
A l'amitié si douce en ses épanchemens ;
Et, s'il a quelques jours brillans,
Il n'en a point un seul paisible.
Eh ! peut-il être une beauté,
Qui lui permette une caresse ?
Il met l'amour en fuite, il glace la tendresse,
Et fait frémir la volupté.
Le malheureux ! combien je lui préfére
L'homme borné dans ses desirs,
L'homme champêtre & solitaire,
Dans un cœur sans remords puisant de vrais plaisirs!
Sa Bergere naïve & tous les jours plus belle,
L'égale aux Dieux dans ses embrassemens :
Jaloux de préparer ses simples ornemens,
D'une main pure il va cueillir pour elle
Les premieres fleurs du Printems :

Il vit heureux & meurt fidele....
Mais je m'égare en traçant ces tableaux ;
Oublions un instant le charme que j'y trouve :
Ce que je dis, il faut que je le prouve ;
Et je reviens à mon héros.

Le Chef d'une nombreuse armée,
Traversoit avec ses soldats
Une plaine au loin parfumée,
Et de fleurs & de fruits renversés sous leurs pas.
Alors le Dieu de la lumiere
Armoit son front de traits plus éclatans ;
Ses feux que réfléchit l'acier du cimetere,
L'or des habits, des panaches flottans,
Sembloient multiplier les soleils sur la terre,
Faisoient étinceler les champs
Et s'y mêloient à des flots de poussiere.

Au milieu de ces tourbillons,
Le triste Conquérant s'avance,
Accablé de soucis profonds,

Et recueilli dans un morne silence.
L'ambition, la haine, la vengeance
Fermentent dans ce cœur flétri,
Toujours blessé, jamais guéri :
Il s'abreuve de sang, & sa soif recommence.

ENTOURÉ de trésors, que son œil ne voit pas,
Tandis qu'il rouloit dans sa tête
De grands desseins, des projets de conquête,
Et d'illustres assassinats,
Il apperçoit au pied d'un hêtre
Dont une onde courante entretient la fraîcheur,
Nonchalamment assis un tranquille Pasteur,
Animant sous ses doigts une flûte champêtre,
Et peignant sur son front le calme de son cœur.

A ce tableau, l'ambitieux soupire :
Dans le fond de son ame il sent un vuide affreux ;
Et le Ciel, dont la voix daigne en secret l'instruire,
Punit l'infortuné par l'aspect d'un heureux.
Viens, lui dit-il, ose me suivre :

Pourquoi languir dans un honteux repos ?
C'est pour la gloire qu'il faut vivre.
Les lauriers avec moi sont le prix des travaux.

Moi, répond-il, moi, quitter ces troupeaux,
Et ces champs paternels & l'air que je respire !
Vois-tu ces prés, ces bois & ces ruisseaux ?
Regarde ce Ciel pur, entends ce doux zéphire,
Tempérant les étés sous nos sombres berceaux,
Voilà mes biens, ils doivent me suffire ;
Et ce toît où je dors au murmure des eaux,
Couvert de chaume, est plus que ton empire.
Avec ma flûte & ma Chloé,
Jamais l'ennui ne m'y tourmente :
J'y fais l'amour, ou je le chante ;
Et voilà le jour employé.
Puis, reprenant son flageolet rustique,
Il poursuit l'air qu'il avoit commencé ;
Et le Conquérant plus sensé,
L'œil ténébreux, le front mélancolique,
Disoit, en s'éloignant : le songe est éclipsé.

Je n'aurai donc passé ma vie
A conquérir, à ravager,
Que pour venir porter envie
Au sort paisible d'un Berger.





FABLE XX.



L'AIGLONNE ET LES PAONS.

Une Aiglonne jeune & jolie
Fut promise autrefois au fils du Roi des Paons * :
La politique entre les Grands
Régle l'himen ; on consulte les rangs,
Et point du tout la sympathie.
Aussi fraîche que le Printems,

* *Paons* & *Grands* riment à l'oreille, & cela suffit, dans la Fable surtout.

Voilà notre infante partie.
Vous jugez si par les chemins
On s'empressoit à bien fêter la dame :
Les Rossignols & les Serins,
Autour d'elle attroupés, chantoient avec plus d'ame :
Le Corbeau même, je la plains,
Lui croasse un Epithalame.
Enfin, elle arrive à la Cour.
Le Prince fait la roue, & vient lui rendre hommage.
Avec orgueil il étale à son tour
Sa pompe rayonnante, & son auguste amour,
Et les astres de son plumage.
Près d'elle on voit tous les Paons grands Seigneurs,
Qu'on reconnoît à leur tristesse.
On lui rend honneurs sur honneurs,
Et tant d'honneurs affligent la Princesse.
On l'avoit élevée à la simplicité,
Elle étoit belle, & n'étoit pas moins bonne;
Elle avoit retenu de sa mere l'Aiglonne,
Que la douceur sied à la Majesté.
Elle apperçoit un jour dans une Galerie

Des

Des Paons déplumés & honteux. —
Faites venir ces malheureux :
Le Ciel en moi leur ménage une amie. —
Tant de bonté choque un peu la grandeur,
S'écria-t-on : pesez ce que vous faites,
Il est fort beau d'avoir un cœur,
Mais songez au moins qui vous êtes.
Ah! dit-elle, à mon gré laissez-moi m'attendrir.
Je veux des pauvres Paons soulager les miseres,
Les consoler, les secourir.
Je le sens bien, tous les oiseaux sont freres;
Vous parlez de grandeur, il me faut un plaisir.



C. P. Marillier inv. ... Jouan Sculp.



FABLE XXI.



LES
DEUX RUISSEAUX.

Un Ruisseau, devenu torrent,
A chaque pas enflé dans sa course rapide,
Et dédaignant le lieu de sa source timide,
Vers les gouffres amers rouloit en murmurant.

Au creux d'un vallon solitaire,
Il tombe avec fracas près d'un autre Ruisseau,
Promenant l'onde la plus claire,
Sous des saules unis qui furent son berceau,
Et sur les fleurs qu'il désaltere.
Pour caresser la plaine, il divise son cours;
Dans ces lieux enchantés cent fois il se replie;
Il y forme, en jouant, d'innombrables détours,
S'éloigne, reparoît, brille, se multiplie...
Je le crois bien; eh! peut-on, dans sa vie,
Embrasser trop souvent l'objet de ses amours?

Range-toi donc, lui dit son confrere superbe,
Que fais-tu là si près de mon chemin,
Toi, petit filet d'eau, qui sourdis sans dessein,
Bon, tout au plus, à figurer sous l'herbe?
Avec tes mille tours, réponds, quel est ton but?
Pour moi, je suis un Ruisseau de fortune,
Et je cours porter mon tribut
Au vaste Empire de Neptune.
Bon Dieu! passez Monsieur le Courtisan.

Votre Grandeur ne me fait point envie ;
Vers la mer prenez votre élan :
Moi, j'aime mieux (telle est ma fantaisie)
Etre adoré d'une prairie,
Que méprisé par l'Océan.





FABLE XXII.



LE RENARD

ET

LE DOGUE.

DANS le royaume du Lion,
Quand il meurt quelque bête opulente & célèbre;
Dom Renard est chargé, dit-on,
D'en faire l'oraison funebre;

Fléchier ne parloit pas avec tant d'onction ;
Mais glissons sur le parallele.
Un Loup cervier sanguinaire & glouton,
Ces jours-ci décéda, (j'en ai su la nouvelle)
Pour s'être bourré de mouton.
Chaque jour qu'il vécut fut marqué par des crimes ;
Sa taniere toujours regorgeoit de victimes ;
N'importe : il fut le Crésus du Canton,
Ses cruautés dès-lors deviennent légitimes ;
Il a des droits à l'oraison.
Le Panégyriste s'avance
Entre deux files de parents,
Et, montant sur une éminence,
Parle en ces mots à tous les assistans.

Hélas ! en ce jour funéraire,
Je viens renouveller les peines de mon cœur,
A l'orphelin rappeller un bon pere,
A la veuve, un consolateur.
Pleurons, pleurons, dans cette enceinte auguste,
Le plus clément des Loups, & surtout le plus juste.

Répondez ; eûtes-vous à vous plaindre de lui,
Brebis timide, ou crédule Génisse ?
Sobre par bienfaisance, & non par avarice,
D'un régime gênant il s'imposoit l'ennui.
Combien de fois, je l'ai vu, mes chers Freres,
A jeûn, défait, s'immolant pour autrui,
Et louvoyant le long de ces bruyeres,
Chercher des malheureux, pour leur servir d'appui ?
Vous vous attendrissez ! je vois couler vos larmes ;
O mon plus cher ami ! ces sanglots, ces regrets,
Pour tes Manes sacrés doivent avoir des charmes :
Jouis dans le tombeau du prix de tes bienfaits....
Je me trouble, ma voix expire,
L'éloquence est muette, ou gémit la douleur ;
O vous, qui m'écoutez, vous plaindrez l'Orateur,
Et vos cœurs vous diront ce qu'il n'a pu vous dire.

As-tu bientôt joué ta Comédie,
Lui crie alors un Dogue, accroupi près de-là ?
Ce discours si pompeux, je le savois déjà,
Syllabe pour syllabe. — Et comment, je te prie ? —

Insigne Plagiaire, effronté Courtisan;
(Moi, c'est ainsi que je te nomme)
Je l'avois entendu prononcer par un homme,
Pour les obséques d'un Tiran.



FABLE



FABLE XXIII.

L'ABEILLE.

Ce monde est un champ vaste où croissent pêle-mêle,
Et l'herbe qui peut nuire, & celle qui guérit,
Le baume salutaire, & la plante mortelle ;
La sottise confond, mais le bon sens choisit.

Une Abeille active & volage,
Allant, venant dans un jardin,
De tout composoit son butin ;
Chaque fleur avoit son hommage.

X

Perrette la prit sur le fait ;
Perrette étoit la Jardiniere.
Prends donc garde, Abeille légere ;
Réprime ton vol indiscret,
Dit-elle ; tout n'est pas œillet,
Tout n'est pas lys dans un parterre.
En multipliant tes larcins,
Tu peux, tu dois même te nuire :
L'éclat qui paroit te séduire,
Cache souvent d'affreux venins.
Il est vrai, dit l'insecte agile ;
Mais grand merci de tes leçons :
Je sais, à travers les poisons,
Chercher la fleur qui m'est utile.





FABLE XXIV.

THÉONE ET KIA.

KIA donnoit des loix au Peuple antique & sage,
Qui vit naître Confucius;
La douce aménité brilloit sur son visage;
Et le Dieu des Chinois, dirigeant son jeune âge,
Dans l'ame du Monarque avoit mis des vertus.
Le luxe altéra tout: flatté dans ses foiblesses,
Il devint le jouet des femmes qu'il aima,
Et d'un profane encens lui-même il parfuma

Les Temples somptueux, bâtis pour ses maîtresses.
Théone le perdit, en captivant son cœur.
Elle étoit exigeante, ambitieuse & vaine;
Mais ses grands yeux mourans promettoient le bonheur:
Avec tant d'éloquence ils exprimoient sa peine,
Que l'on accordoit tout à leur tendre langueur.
Esclave idolâtrée, elle fut bientôt Reine;
Et l'on vit, de ce jour, s'endormir l'Empereur
Au sein voluptueux de sa belle Sirène,
Lui versant, à longs traits, le nectar de l'erreur.
Théone commandoit: le ciel, la terre & l'onde
Soudain fournissoient leurs tributs;
La plus stérile arene, on la rendoit féconde;
Des jardins s'élevoient, dans les airs suspendus;
Les fleuves entr'ouvroient des chemins inconnus;
Un desir de Théone eût fait éclore un monde.
Un jour, sur des carreaux d'émeraudes semés,
La gorge demi nue, & les yeux enflammés,
Se cachant dans les bras du Prince qui l'adore,
Et qui brûle d'un feu qu'elle réchauffe encore;
Ah! dit-elle, si vous m'aimez,

Ne me refusez pas la grace que j'implore.
La vie est si rapide, hélas!
Faut-il que les nuits les plus sombres
Viennent abréger par leurs ombres
Des jours trop voisins du trépas?
A quoi bon cette alternative
De splendeur & d'obscurité?
Habitons un Palais où regne une clarté
Aussi belle & moins fugitive.
* Le *Tien*, moins grand que toi, dans les airs a placé
Ce Globe qui par lui borné dans sa carriere,
Tantôt brillant & tantôt éclipsé,
Nous ôte & nous rend la lumiere.
Que ne pourrons-nous point, inspirés par l'amour?
Ce séjour est magique, & j'y desire encore.
Cher Prince, éternisons le jour,
Et n'ayons plus besoin du retour de l'aurore.
Place, place dans ton Palais
Des Astres que tes loix maintiennent,
Des Soleils qui nous appartiennent,

* Le Dieu des Chinois.

Et ne s'obscurcissent jamais.
Les feux du Firmament, dans leur course féconde,
Luiront sur le reste du monde:
Nous aurons, à nous seuls, des orbes radieux,
Témoins de notre paix profonde.
Soyons tout, l'un à l'autre, & passons-nous des Dieux.
Presse-moi sur ton cœur, viens, ressens mon ivresse,
Voi palpiter mon sein, brûlant de volupté;
Par l'excès du bonheur ajoute à ma tendresse,
Et, quand le sort jaloux de ma félicité
Rompra de tes beaux jours la trame enchanteresse,
Nous volerons ensemble à l'immortalité.

Le crédule Empereur, séduit par cette image,
Dans ce plan si hardi ne voit bientôt qu'un jeu:
De la Nature il croit être le Dieu,
Et, certain du succès, il ordonne l'ouvrage:
Tout un peuple est en mouvement.
Un superbe Palais s'éleve;
L'éclat de l'or s'y mêle au feu du diamant;
A grands frais commencé, c'est le goût qui l'acheve.

Les rayons du soleil n'y peuvent pénétrer :
Remplis de liqueurs inflammables
Que l'art d'Hermès sut préparer,
De toutes parts des Globes innombrables
Sont les astres nouveaux qui le vont éclairer.
En demi-jours charmans la lumiere est brisée ;
Des guirlandes de fleurs parfument les lambris,
Et d'humides vapeurs, dans les airs rafraîchis,
Tombent d'un autre Ciel, comme une autre rosée.

Au milieu des concerts, des danses, des festins,
Les deux amans sont entrés dans leur Temple :
A genoux leur cour les contemple ;
Et les Immortels même envîroient leurs destins.
Ils se plongent dans la mollesse,
Dans l'abus des plaisirs, payés par leurs sujets ;
Et cet Olympe, où l'or ne doit tarir jamais,
De tout l'Empire engloutit la richesse.

La Nation jette un cri de douleur.
Un Ennemi voisin l'entend, s'arme, s'avance ;

Il triomphe, & le peuple abat avec fureur,
Le monument du luxe & de l'extravagance.
Le malheureux Kia se voit abandonné :
Dans la misere & dans l'ignominie
Il traîne, avec horreur, les restes de sa vie...
Et ce Dieu d'un instant, mourut infortuné.



CONTE.



CONTE.

LE FAUNE TROMPÉ,

IMITÉ D'OVIDE.

Le grand vainqueur des oiseaux de Stimphale,
D'Acheloüs, d'Albion, de Cacus,
Hercule enfin, au pied du mont Hémus,
Se promenoit avec la jeune Omphale.

Faune la voit de la hauteur du mont ;
Faune s'enflâme, & de l'œil la dévore ;
Ses feux secrets ont brillé sur son front :
C'est elle seule, ô Nimphes, que j'adore ;
J'ai trop, dit-il, encensé vos attraits ;
Un nouveau jour à mes yeux vient éclore ;
Faune a changé, pour ne changer jamais.

L'UN de ses bras appuïé sur Alcide,
La Lidienne, aux regards enflâmés,
Aux longs cheveux flottans & parfumés,
La gorge nue, accompagnoit son guide.
De diamans ses habits sont semés ;
De riches nœuds retiennent sa ceinture :
Dans son bel œil les amours sont armés,
Et ses appas éclipsent sa parure.
Déjà paroît l'astre humide du soir.
Non loin d'Hémus, Hercule & sa Maîtresse,
N'attendant pas que le ciel soit plus noir,
Entrent ensemble, au gré de leur ivresse,
Sous une grotte où le roc façonné

D'un verd feuillage offre un dais couronné,
Réduit tranquille, & fait pour la tendresse ;
Fait pour unir un couple fortuné.
Tout près de-là, s'il en faut croire Ovide,
Qui sut broyer de si fraîches couleurs,
Le pur cristal d'une source limpide
Roule, étincele & fuit parmi des fleurs.

DANS l'intervalle où le zèle dispose
Un repas simple, apporte des vins frais,
Dresse ta table, &, sans autres apprêts,
A chaque vase entremêle la rose :
Pour se distraire, Omphale, en se jouant,
De ses habits veut orner son amant.
On jette au loin la belliqueuse armure ;
A force d'art, d'efforts & de tourment,
Le voilà clos dans l'étroite ceinture ;
Nouveau supplice, à chaque ajustement :
La belle rit du Guerrier qui murmure.
Il tâche envain d'entrer dans le corset,
Bon pour loger Alcide en miniature :

Ses vastes mains rompent le brasselet ;
Juge, Lecteur, s'il rompit la chaussure :
Gardons-nous bien de plaindre ce Héros ;
Le brave Hercule est né pour les travaux.

De son côté, son amante folâtre
S'ensevelit sous la peau du lion,
Charge de traits ses épaules d'albâtre ;
Pour la massue, elle en eut peur, dit-on.

Charmés tous deux de ce badin mistere,
Ainsi vêtus ils souperent gaîment :
Mais, vers minuit, chacun bien tristement
S'en va languir dans son lit solitaire.
Le lendemain ils devoient chastement,
(C'étoit la loi) rendre à leurs vœux propice,
Par l'appareil d'un pompeux sacrifice,
Le Dieu buveur, sensible & conquérant.
Qui le croiroit qu'un Dieu qui fût amant,
Qui des desirs éprouva le ſupplice,
Put, à ce point, se montrer exigeant ?

L'OBSCURE nuit, pressant son char d'ébène,
Avoit fourni la moitié de son cours;
Et Faune alors poussé par les amours,
Ardent, fougueux, & respirant à peine,
Sans bruit se glisse à travers cent détours.
Sur des monceaux de pampres & de lierre,
Dorment épars les argus de ces lieux;
Et sur leur foi l'amoureux Faune espére,
Que nos amans sont assoupis comme eux.
L'oreille au guet, la démarche incertaine,
Craignant toujours quelque piége secret,
Mains en avant, & cornes en arrêt,
Hardi trembleur, & ne posant qu'à peine
Ses pieds fourchus qu'il suspend sur l'arêne,
Il touche enfin au but qu'il se promet.

Au lit d'Omphale un bon destin l'adresse;
On sait que Faune a le geste indiscret,
Et plus d'ardeur que de délicatesse...
Prompte à jouir, sa main déjà marchoit:
En tâtonnant, ô fraïeur! ô colère!

D'un fier lion il trouve la criniére ....
Ce n'étoit point un lion qu'il cherchoit.
Plus de desirs ; ils ont baissé bien-vîte :
Le Fureteur recule en frissonnant :
Tel s'épouvante & prend soudain la fuite
Un Voïageur pâle, interdit, tremblant,
Qui, sous ses pieds, que la peur précipite,
Sent se gonfler les anneaux d'un serpent.

Vers l'autre lit nouvel espoir l'entraîne ;
On ose tout, quand on est amoureux.
O volupté ! sur des voiles soïeux
Sa main ardente au hazard se promène,
Avidement suit cet indice heureux,
Et va, s'égare où le desir la mène.
La flâme court dans ses sens éperdus :
Faune est armé de tous ses attributs,
Armé si bien ! que l'Ægipan obscène,
Pour un combat plairoit même à Vénus.
Il brûle, il monte, & tapi près d'Alcide,
Va soulevant la jupe du héros.

Charme trompeur ! apparence perfide !
Sous ces tissus, sous ces voiles si beaux....
Je ne sais quoi l'arrête & l'intimide.
Bien tendrement Faune caresse, hélas !
D'un corps nerveux les robustes appas,
Donne le change au desir qui le guide,
Et trouve encor ce qu'il ne cherchoit pas.

HERCULE enfin s'éveille, se courrouce,
Et, succombant sous l'effort de son bras,
Le chévre-pied, que du lit il repousse,
Tombant à terre, y roule avec fracas.
Par cette chûte Omphale réveillée,
S'effraïe, appelle ; & vingt flambeaux soudain
La rassurant, à leur éclat malin,
Du Dieu connu la honte est dévoilée.

EN le voïant triste, meurtri, confus,
Et dévorant son grotesque martyre,
La belle Omphale éclate, part d'un rire
Qui gagne Alcide, & ne s'interrompt plus.

Moqué, sifflé, Faune enfin se retire ;
Et c'est, depuis des affronts si cruels,
Qu'on ne voit plus, dans son joïeux Empire,
Que charmes nus autour de ses Autels.

